

# Le Samedi

VOL. V — NO. 2

MONTREAL, 17 JUIN 1893

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

CONTRASTE DANS LES ARTS



LE COTÉ TECHNIQUE ET LE COTÉ SENTIMENTAL.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 17 JUIN 1893

Le vrai sceptique est celui qui doute de l'ex-  
actitude de sa montre."Le cercle est une ligne croche d'un bout à  
l'autre," disait Toto à son professeur.Il n'est pas à notre connaissance qu'une femme  
se soit trouvée mal devant son miroir."Je suis un homme brisé," s'écriait un poète  
déçu. "Je le sais," répondit son ami, "j'ai vu tes mor-  
ceaux."N'oubliez pas que pour la dilatation de l'âme,  
il faut contracter toutes sortes de mauvaises ha-  
bitudes.Réflexion d'un passant qui voit un pêcheur  
tomber du bout du quai à l'eau: "Il a péri par  
où il avait pêché.""Fred, disait tante Salomé à son neveu, soigne  
ton maintien. Ainsi, quand on baille, il faut se  
tenir la bouche fermée."Satisfaire un avocat, financièrement parlant,  
est aussi difficile que de rassasier une baleine avec  
des petits pois français.Echo d'un grand discours: "C'est heureux, di-  
sait l'orateur, que les patients perdent toujours  
la raison avant qu'on ne les enferme dans l'asile.""Je joue au poker de temps en temps, disait  
un joueur, mais toujours avec mes amis," et men-  
talement, "parceque c'est plus facile d'em-  
prunter d'eux."La reine des Iles Sandwich a un nom assez  
bien ponderé, mais il est gentil à côté de celui de  
sa fille la princesse Victoria Kawekin Kuiulani  
Lunalilo Kalaniuinahilapalapa.

## EN PLEINE PROSPÉRITÉ

Elise.—Il me semble que six cents dollars sur une  
robe c'est un peu fort pour toi.Hélène.—Mais elle me va si bien! Du reste, le salaire  
d'Edouard va être près de deux mille dollars, l'an pro-  
chain.

## PAS CE QU'IL VOULAIT DIRE

Un savant donne une lecture sur les différents  
styles d'architecture, grec, toscan, corinthien,  
etc., dans une salle trop petite; et naturellement,  
le thermomètre était rendu à 90°. A un moment  
où la température était devenue insupportable, le  
lecteur s'écrie:—Et maintenant, mesdames et messieurs nous  
allons sortir de la Grèce.Une dame.—Je vous crois que nous allons en  
sortir de la graisse, si on n'ouvre pas quelques  
fenêtres!NE PAS LACHER LA PROIE POUR  
L'OMBREL'homme charitable.—Pourquoi ne travaillez-  
vous pas au lieu de mendier? Vous êtes grand,  
fort et je suis certain que vous réussiriez.Le tramp.—Connue cette histoire; croyez vous  
que je vais mettre de côté le certain pour courir  
après l'incertain?

## PLAISIRS PROLÉMATIQUE

Le pompier (à l'ingénieur de la pompe à va-  
peur).—N'as-tu pas promis au vieux Duracuir  
que tu l'emmènerais au feu?

L'ingénieur.—Oui.

Le pompier.—Tu ne l'emmèneras pas, il est  
parti.

L'ingénieur.—Alors ça va être un plaisir remis.

Le pompier.—On ne sait pas, il est mort.

## SON PREMIER PERROQUET

Le perroquet.—Irlandais, bas de soie!  
Pat (débarquant du steamer).—Les maudits espions  
anglais! Voilà qu'ils se déguisent en oiseaux!

## CE QUI PAIE EN MÉDECINE

L'ami.—Comment vont les affaires docteur?

Le médecin.—Très bien; j'ai tout ce qu'il faut  
pour être bien occupé.L'ami.—Je ne sache pas qu'il y ait beaucoup  
de malades.Le médecin.—Il n'y en pas; mais, vous savez,  
nous autres médecins, nous ne dépendons pas de  
la maladie pour faire nos revenus; nous faisons  
notre argent surtout des gens qui sont parfaite-  
ment bien.

## QUAND MÊME

Jules.—Ta cousine est une délicieuse créature,  
Auguste, je la désirerais pour femme.Auguste.—Elle ne peut pas rendre un homme  
heureux.

Jules.—Pourquoi?

Auguste.—Parcequ'elle ne sait pas jouer du  
piano.

Jules.—Qu'est-ce que cela fait?

Auguste.—C'est qu'elle en joue quand même.

## Mieux vaut prévenir que guérir



La maman.—Joe, viens ici que je te fouette!

Joe.—Mais, maman, je n'ai rien fait de mal!

La maman.—Je sais; mais bébé fait les cinq cents  
coups; ça va lui donner une leçon, lorsqu'il va te voir  
attraper la volée.

## INÉPUISABLE

L'ami.—Y a-t'il de l'argent dans votre mine?

M. Grosel.—S'il y en a! je vous crois; tout le  
mien, celui de ma femme et à peu près dix mille  
piastres de mes amis.LES TISSUS IMPERMÉABLES AUX  
BALLES

INVENTION NOUVELLE RENOUVELÉE DES GRECS

Sous ce titre, nous lisons dans l'*Intermédiaire*  
des Chercheurs et Curieux:On parle beaucoup de l'invention d'un tissu  
impermeable aux balles des fusils les plus per-  
fectionnés du jour.Cette cuirasse, aussi légère que résistante, est  
une invention renouvelée des Grecs et dont le  
général athénien Iphicrate est l'auteur. Voici ce  
qu'en dit Cornélius Nepos:"Iphicrate augmenta la longueur des piques  
et des épées, et, pour diminuer le poids des cui-  
rasses d'airain et de fer, il les fit faire en toile  
de lin durci dans du vinaigre mêlé de sel."Les balles sont plus pénétrantes que les flèches.  
Une cuirasse en étoffe salée et vinaigrée, plus  
épaisse que celle d'Iphicrate, pourrait être une  
défense contre les balles comme les cuirasses  
athéniennes l'étaient contre les flèches.

DE SEMALLÉ.

(La Revue des Journaux)

## QUESTION NATURELLE



*Le dentiste.*—C'est fait ; la voilà, votre dent ?  
*Le jeune patient.*—Mais où est ma tête ?

## UNE NOUVELLE INVENTION D'EDISON

Un rédacteur que le *Figaro* a envoyé à l'Exposition de Chicago, rend compte de la très intéressante conversation qu'il vient d'avoir avec Edison, et au cours de laquelle le célèbre électricien lui a donné la primeur de sa dernière découverte :

Enfin, M. Edison me fait signe, et nous pénétrons dans une petite maison où se tient un ouvrier, auprès d'une étrange boîte, grande comme un petit buffet, de chêne clair. Il commande à l'homme de préparer son travail, et, tandis que celui-ci ajuste les pièces et fait mouvoir les poulies, M. Edison expose ceci :

“ Vous me demandiez quelle était ma dernière invention, la voici... ” Il me lance un mot que je ne saisis point. Je lui passe mon carnet, et il écrit : “ *kinetograph*, enregistrement du mouvement ”.

—Le *kinetograph* sera pour l'œil, continue-t-il, ce que le phonographe est pour l'oreille ; c'est le complément de mon invention de l'enregistrement du son. Grâce à ce nouveau système, on verra un opéra et une personne en même temps qu'on l'entendra. Et l'on pourra désormais fixer les gestes des acteurs et les empêcher de disparaître tout à fait pour la postérité.

—Mais, lui dis-je en l'interrompant, n'est-ce pas la même chose que le téléphote ?

M. Edison sourit.

—Le téléphote n'a jamais existé, me dit-il, que dans l'imagination des “ *new-paper* ”. Je ne m'en suis jamais occupé, car je ne m'occupe que de choses utiles. Le *kinetograph* est et sera indispensable comme le phonographe. J'ai beaucoup travaillé avant de trouver la reproduction de la vie sous le regard, et ce n'est pas avant deux ans que mon œuvre sera au point.

M. Edison me sort alors diverses photographies graduées, prises à raison de quarante-deux poses à la seconde, me montre des acrobates dont les mouvements sont notés, et me conduit à son atelier spécial de photographie, où la silhouette d'un homme est prise en plein mouvement par des clichés successifs, de quatre côtés différents, dans la proportion de 2,700 poses à la minute. Ce sont ces épreuves qui, mises sur un cylindre merveilleusement articulé, actionné à peu près comme celui du phonographe, reproduisent avec toute l'expression de la vie et l'accélération du mouvement le geste humain, méthodiquement enrégis-

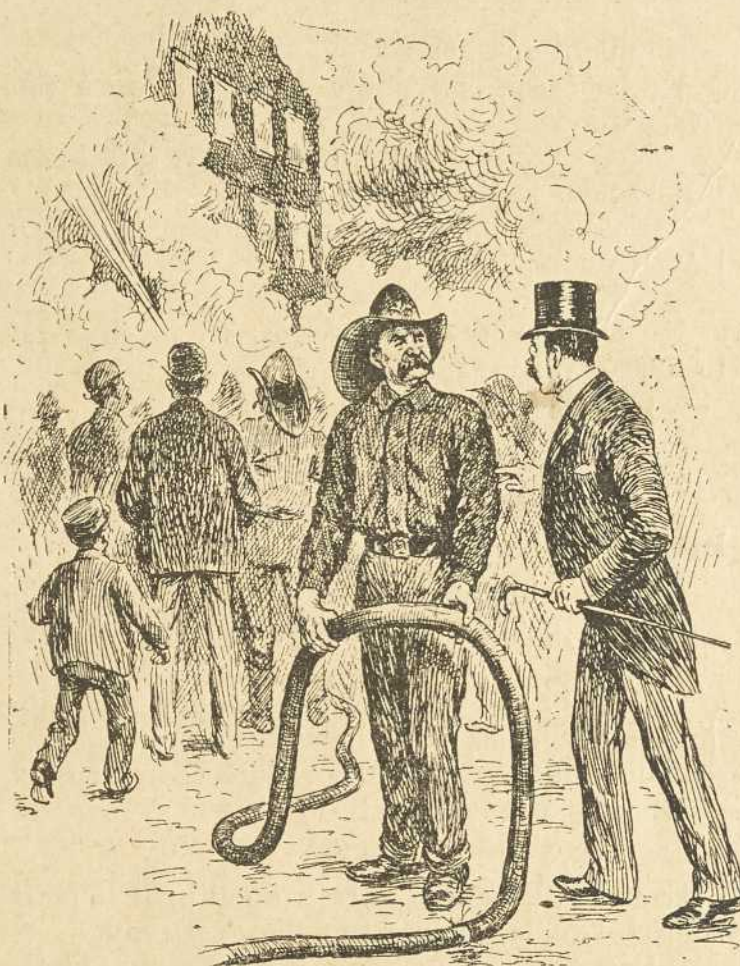
tré. Du reste, la boîte mystérieuse est prête et va fonctionner.

Je m'approche de l'ouvrier qui la dirige ; il me prie de m'incliner sur une lentille de verre qui est à son sommet. Je regarde. Un déclanchement se fait dans l'appareil, et je vois, ébloui, émerveillé, un paysan dans ses montagnes, dansant un pas vraiment épileptique qui dure de vingt-cinq à trente-cinq secondes.

Rien ne manque à cette apparition extravagante. L'homme se démène et pivote sur quatre faces avec une vitesse supérieure à celle de la gigue ; on suit la désarticulation de ses genoux, le jeu de ses hanches, l'arrondissement de ses bras, le voltige du chapeau ; puis, lorsque cette danse échevelée prend fin, le petit Tyrolien sourit, salue et rentre dans sa chaumière. Le cylindre cesse de tourner.

Je regarde Edison, qui épie mes sensations d'un œil magnétiseur et malin, avec un sourire jovial. Il me prie de regarder encore, et je revois

## NATURELLEMENT



*Un spectateur.*—A quelle heure l'hôtel a-t-il pris en feu ?

*Le pompier.*—A minuit.

*Le spectateur.*—Y a-t-il du monde de brûlé ?

*Le pompier.*—Tout le monde a pu se sauver, excepté le gardien de nuit. On n'a pas pu le réveiller à temps.

le petit Tyrolien recommencer la gigue d'un mouvement aussi précis et aussi prodigieux.

Je m'écrie, transporté :

—La découverte est complète. Quand allez-vous la lancer ?

—Il me faut encore dix-huit mois à deux ans, me répond paisiblement Edison. D'ici là, je ne veux ni bruit ni réclame.

## UN BON TRUC

Il y avait grand bal ; mais la nuit était si serene, si charmante, qu'en toute probabilité personne ne demanderait de cocher pour le retour. Un vieux rusé, cocher de fiacre depuis vingt ans, en avait décidé autrement. A peu près au moment où les invités vont sortir, il se fait donner un seau rempli d'eau, qu'il verse sur les marches du perron, et tenant ouvert un parapluie tout mouillé, il attend qu'on sorte. Naturellement les invités crurent à l'orage, et tous prirent des voitures.

## A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

*Le limier de police.*—Si vous voulez me faire voir par où est entré le voleur, peut-être pourrais-je y trouver un indice ?

*Le marchand.*—Dans la minute, monsieur. Actuellement, j'ai quelque chose de plus important à finir. Veuillez donc vous asseoir. (*Puis dictant à son commis.*) “ L'individu qui a pillé le magasin de monsieur Belhumeur, et qui s'est emparé d'un chapeau de soie, d'un paletôt doublé en fourrure, d'un complet noir et de différents autres objets est évidemment une canaille ; mais tout de même, nous devons lui concéder que c'est un homme d'esprit, car il savait parfaitement que monsieur Belhumeur tient tout ce qu'il y a de mieux dans les dernières nouveautés. ”

—Puis, Marcel, vous direz à l'imprimeur qu'il faut que ceci paraisse ce soir dans le journal et en gros caractère. (*Se tournant vers le limier.*) —Et maintenant, monsieur, je suis à votre service.

## L'EXACTITUDE MÊME

Un cirque en tournée avait fixé ses prix à cinquante centins pour les grandes personnes et vingt cinq centins pour les enfants audessous de dix ans. Justement la petite Juliette célébrait ce jour-là même son dixième anniversaire. Son grand frère Charlot, âgé de douze ans la mène voir du spectacle. A la porte, l'homme au guichet lui demande l'âge de la petite.

*Charlot.*—Elle a dix ans aujourd'hui, mais en réalité elle ne les a pas encore, car elle est née à huit heures du soir. Et sur cette indication, il obtient le billet de la petite Juliette à moitié prix.

## CHALE PRÉCIEUX

La duchesse de Northumberland possède un châle qui lui fût présenté par le roi Charles X de France et qui coûta un demi million de francs (\$100,000.00). Ce châle est tissé avec le poil d'un certain chat qu'on trouve en Perse.

Le poil de cette fourrure est tellement fin et élastique, qu'à l'œil nu on ne peut le voir. Pour fabriquer ce châle on a dû tuer plusieurs milliers de chats, et le travail a duré trois ans.

Le châle de la duchesse de Northumberland mesure huit verges carrées, mais il est si fin et élastique, que si on le presse, il peut tenir dans une tasse à café.

## LE PHÉNIX



*Le papa.*—Le professeur est satisfait de toi ?

*Le fils.*—Tu peux le croire, puisqu'il vient de me dire que si tous les élèves étaient comme moi, il serait obligé de fermer l'école. Tu vois que je sais tout ce qu'il a à me montrer.

## LES HAUTS ET LES BAS



I

LE JOUR QU'ON PARAIT IMMENSE : A une excursion de plaisir.

II

LE JOUR QU'ON PARAIT PETIT : Quand on revient, le lendemain, au bureau qu'on avait laissé sans permission.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Calino et Guibollard :

—Figurez-vous que, ce matin, je me suis réveillé tout bête.

—Comment vous étiez-vous donc couché ?

—Comme à l'ordinaire !

A propos du *home rule*.

Il serait téméraire de juger la politique anglaise sur le dialogue entendu entre deux demoiselles françaises qui cherchaient mariage riche.

—Moi, celui que je voudrais connaître, c'est cet homme *rule* dont on parle tant.

—Est-ce qu'il est riche ?

—J'te crois ! Il paraît qu'il vient d'être adopté par la Chambre des communes.

Un oculiste renommé, mais très laid, parvient à rendre la vue à une vieille dame, aveugle depuis des années.

Quand, au bout d'un long traitement, celle-ci put enfin enlever son bandeau, elle s'écria :

—Oh ! mais, je peux voir, j'y vois parfaitement, docteur, quel bel homme que vous êtes !

La fille de la vieille dame, qui n'avait rien dit, intervient alors :

—Maman, je crains que le traitement n'ait pas très bien réussi !

La gaieté des examens :

*L'examineur.* —Qu'est-ce qu'un baromètre ?*Le candidat* —C'est un tube, avec un trou en haut, un trou en bas, un trou...*L'examineur.* —Ça, mon ami, c'est une flûte. Enfin, dites-moi, un baromètre peut-il se mettre dans la poche ?*Le candidat.* —Evidemment, Monsieur, mais à une condition.*L'examineur.* —???*Le candidat.* —C'est que la poche soit assez grande.

Point n'est besoin d'ajouter que cette conversation est authentique et fidèlement rapportée.

Extrait d'un rapport du gouvernement de l'Indo-Chine au sous-secrétariat des Colonies. Un fonctionnaire y décrit la ville de Pouom-Peuh de la manière suivante :

"Le fleuve traverse la ville ; mais trois ponts en facilitent le passage.

"Le premier est en fer, le second en pierre, le troisième... en construction !"

Un vieux paysan disait hier :

—Pas de blé, pas de seigle ! Ah ! c'tannée, n'y aura que les gens riches qui pourront mourir sur la paille !

En allant aux courses.

Un bourgeois émergeant de sa voiture à son cocher :

—Vous avez une salle rosse ! est-ce qu'elle est incrite pour le Grand-Prix ?

—Et vous, bourgeois, vous présentez-vous à l'Académie française ?

Un plaideur était furieux contre un juge qui lui faisait perdre son procès.

—C'est une oie, disait-il.

—Non, puisqu'il a une cravate blanche.

—Qu'est-ce que cela fait ?

—Vous ne savez donc pas que dans le monde, la cravate blanche distingue l'homme de loi.

Une vieille dame se lamente d'avoir perdu son chien.

—Ce qui doit vous consoler un peu, dit Taupin, c'est de penser qu'il en reste encore soixante-six mille huit cents à Paris... sans compter ceux qui ne sont pas inscrits !

Le mot "savants" a été recueilli par le petit Robert dans la conversation de ses parents.

—Qu'est-ce que c'est donc que les savants ? demande-t-il à sa sœur.

—Les savants, répond Yvonne qui a beaucoup fréquenté les foires, les savants, c'est des chiens.

Madame à sa cuisinière :

—Chez moi, ma fille, on a l'habitude de manger les restes.

—Oh ! Madame peut être tranquille : je les lui garderai soigneusement.

—Tu sais, je me marie...

—Ah !

—Tu ne me demande pas ce que fait le futur ?

—Oh ! je le sais, va !... il fait une fameuse bêtise ..

A la salle à manger :

—Papa, pourquoi donc la mer Rouge s'appelle la mer Rouge ?

*Le père (impatiente).* —A cause de la couleur des homards que l'on y pêche.

Entre Cocardasse de Marseille et Passepoil de Bordeaux :

—Tu me croiras si tu veux, mon cher ; mais nous avons, à Bordeaux, un homme si grand qu'il pourrait, s'il *voudrait*, planter des clous dans la lune—Eh bien, mon *cer*, nous avons, à Marseille, un homme encore plus grand : quand votre Bordelais plante ses clous dans la lune, le nôtre peut les river de l'autre côté.

Chez la concierge :

—Alors, vot' propriétaire est devenu fou, Madame Pipelet ?

—Oui, madame Chaputard ; nous l'avons conduit hier à Charenton.

—C'est-y croyable ! Comment vous êtes-vous aperçue de sa folie ?

—Oh ! il n'y avait pas de doute possible : il a diminué le loyer à tous les locataires.

Noces de Ruolz.

*Madame.* —Te souviens tu de l'air bête que tu avais lorsque tu me demandas en mariage ?*Monsieur.* —Je n'en avais pas que l'air... Je l'étais tout à fait.

X..., artiste de sixième catégorie, a peint une Jeanne d'Arc que le Jury a refusée avec enthousiasme ; grande fureur du rapin. Il conduit à son atelier un critique et le posant devant son chef-d'œuvre :

—Eh bien ! cependant, cette Jeanne d'Arc est-elle assez réussie ?

—Hélas oui ! répond le journaliste, c'est bien la victime de vos couleurs.

Petits épanchements de famille chez le baron Durapiat.

—Dis, papa !... Qu'est-ce que tu me donneras quand je me marierai ?

—Mon consentement, fillette !...

## L'AUDACE A SES DEGRÉS



I

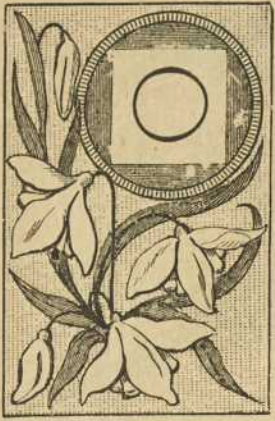
Signor Tomasso Marfini, dans la cage aux lions.



II

Signor Thomasso Morfini rentrant à 6 heures du matin dans la cage de la lionne.

## CHACUN SES PRÉTENTIONS



On ne sait qu'il y a en ce moment, de passage à Paris, une troupe de Dahoméens qui font leurs exercices au Palais des Arts libéraux (Champs de Mars). En allant les voir l'autre jour, un individu a marché sur un bout de papier qui gisait à terre et qu'il a ramassé par curiosité.

Jugez de sa surprise : c'était le brouillon d'une lettre adressée par le petit prince dahoméen Glou-Glou à son oncle le roi Behanzin

Peut-être intéressera-t-elle nos lecteurs : la voici dans toute sa naïveté sauvagesque :

Cher tonton Behanzin,

Je suis enfin arrivé chez ces méchants Français qui t'ont pris ton royaume. Ils sont bien laids, va ! Tous les jours il y en a beaucoup qui viennent nous rendre visite dans le palais où on nous a logés : je n'en ai pas encore vu un seul qui soit noir, crois-tu que c'est drôle ! Si, tonton, je me trompe : il y en avait un, l'autre jour ; j'ai demandé quel était son pays, on m'a dit que c'était un Auver-

## Les bienfaits d'une pluie de balles



*Le rhinoceros.* — S'ils pouvaient avoir de l'ammunition pour une heure de plus ! Ils ne me resterait pas une puce.

gnat qui était marchand de charbon. Est-ce que tu connais l'Auvergne, tonton ? C'est peut-être une province de l'Afrique, que les Français ont prise comme ils ont fait pour le Dahomey. Ces gens-là ne peuvent pas rester tranquilles.

Ici ils s'assemblent autour de nous pendant que nous dansons, et ils rient en parlant dans leur affreux baragouin. Je ne sais pas comment ils font pour se comprendre. Quand nous nous amusons, ils s'imaginent que c'est pour leur faire plaisir. Ils ne sont pas malins, n'est-ce pas ? Dans nos chansons, nous leur disons toutes sortes d'injures et ils nous applaudissent. L'autre jour, j'ai tiré la langue à l'un d'entre eux qui était venu me regarder sous le nez : il m'a appelé petit singe et m'a donné deux sous. J'ai pris les deux sous que j'ai mis dans ma tirelire, et quand j'en aurai beaucoup d'autres, je te les apporterai pour que tu puisses acheter de bons fusils aux Allemands de la côte et t'en servir contre les Français.

O tonton ! si tu savais comme Paris est grand. On n'en voit pas la fin. Quand tu seras revenu dans tes Etats, tu feras bien de bâtir une capitale comme celle-là, pour y établir tous tes sujets : tu y gagneras beaucoup d'argent. Vois-tu, il y a ici des cases en pierre qui ont sept à huit étages : le soir, à partir d'une certaine heure, tout le monde est mis sous clef jusqu'au lendemain matin. C'est commode pour la police, mais c'est bien ennuyeux

## COMME UN CITRON



*L'amoureux grotesque.* — Je ne puis réellement exprimer mes sentiments.

*La belle dédaigneuse.* — S'ils sont en proportion de votre taille, vous pouvez les exprimer avec un pressoir.

pour les gens qui aiment à coucher en plein air. L'autre soir, j'étouffais tellement dans la petite chambre qu'on m'a donnée, au cinquième sous les toits, que j'ai porté ma natte dans la rue pour dormir. J'avais à peine commencé de ronfler qu'il est venu deux hommes, habillés en soldats, qui m'ont conduit au poste où j'ai passé la nuit. Glou-Glou, le neveu du grand roi Behanzin, au poste ! Et ce sont ces gens-là qui nous traitent de barbares !

C'est égal, tonton, on s'instruit en voyageant. Viens donc me retrouver à Paris, maintenant que tu as des vacances et qu'on gouverne ton royaume à ta place. Tu passeras peut-être inaperçu. Par exemple, je ne sais pas si tu reconnaitras ton Glou-Glou chéri. Depuis mon arrivée, je me suis formé aux belles manières. Comme ce n'est pas plus l'habitude ici d'aller tout nu que de coucher dans la rue, j'ai été forcé de m'habiller. C'est moins désagréable que je ne l'aurais cru. Mais tu aurais ri de me voir, la première fois que je suis sorti. Mes bottines me gênaient tellement que je les tenais tout le temps à la main. On m'a fait comprendre que ce n'était pas a véritable façon de les porter et qu'elles ne pouvaient pas remplacer les gants. Alors je m'y suis habitué, je souffre, mais je marche. Je commence même à avoir des cors et mon cordonnier m'a félicité. Il paraît que c'est la marque d'une

## LE GOUT DES HUITRES ANGLAISES



*Le touriste anglais.* — Dites donc ? Y a-t-il des huîtres anglaises parmi celles que vous m'ouvrez ?

*Le garçon de restaurant.* — Non, monsieur, ce sont toutes des huîtres canadiennes.

*Le touriste.* — Dans ce cas, celle que je viens de manger était mauvaise.

civilisation avancée. Mais tout cela n'est rien. C'est mon complet à carreaux que je voudrais te montrer. Et mon faux-col : encore un qui me fait horriblement souffrir ! Et mon chapeau noir, si seulement il pouvait tenir sur ma tête ! Je l'ai pris aussi haut que possible pour pouvoir y mettre un tas d'objets qui me gênent dans ma poche, ma pipe, mes allumettes — bien mauvaises ici, les allumettes, — ta photographie, qui ne me quitte pas, mais on m'a dit que cela ne se faisait pas. Je n'ai pas encore de mouchoir : il y a des articles de luxe dont il faut savoir se passer ; mais j'ai un monocle et il m'empêche si bien de voir que j'ai fail l'autre soir me faire écraser par un fiacre — pas polis ici, les fiacres.

Tonton chéri, j'entends le tambourin qui nous appelle pour la représentation. Il faut que je te quitte. Je commence à être connu, les journaux ont parlé de moi et j'ai mon nom *Glou-Glou* écrit en grosses lettres sur des affiches. Aussi je ne veux à aucun prix manquer mon entrée. Mais avant de fermer cette lettre, laisse-moi t'adresser une petite requête. Tu dois avoir encore quelque part une demi-douzaine de pièces d'or cachées dans une vieillealebasse au fond de ta case. On m'a dit que tu avais eu le temps de déménager tes trésors avant l'arrivée des Français à Abomey.

## HÉRITIÈRE HEUREUSE



— Chéri ! C'est pour moi-même et moi seule que tu m'aimes, n'est-ce pas ?

Si c'est vrai, mon bon petit oncle bien-aimé, mon tonton adoré vers lequel mon cœur et ma pensée s'envolent sans cesse, tu ne refuseras pas au meilleur et au plus affectueux de tes neveux, à celui que tu avais désigné pour te succéder — hélas ! la succession est dans l'eau aujourd'hui — la légère satisfaction qu'il te demande. Envoie-moi un peu d'argent, tonton, pour acheter une bicyclette. Tous les enfants de mon âge en ont une ; il n'y a que moi qui suis obligé de m'en passer. C'est humiliant, à la fin : comment veux-tu qu'on ait une bonne opinion de toi, si tu laisses ton neveu, le prince Glou-Glou, dans une position aussi subalterne ? Je veux une bicyclette, na ! Arrange-toi comme tu voudras, mais il m'en faut une. Si tu me la refuses, j'irai la demander au gouvernement français : ça ne grossira pas beaucoup la note des frais à payer pour l'occupation du Dahomey ; mais tu ne voudras pas m'exposer à une semblable humiliation et j'attends avec confiance ta réponse et une lettre chargée. Adieu, petit oncle, cache-toi bien pour ne pas être pincé par nos ennemis ; n'attrape pas d'insolations dans la brousse, et crois-moi, pour la vie.

Ton neveu soumis et dévoué,

Prince GLOU-GLOU.

*P.-S.* — Ne m'envoie pas une bicyclette d'occasion achetée aux Allemands : je ferai l'achat moi-même après avoir consulté Corre et Terront.

## L'ENTÊTÉE

—Pan ! pan ! all' est donc sourd', la mè !

A coups retentissants de son poing, lourd comme un marteau de calfat, le père Mesle battait le volet de bois de sa mesure.

—La mè ! ohé ! la mè ? Dors-tu bien encore à c't'heure !

Et le pêcheur collait contre le volet de bois sa vieille oreille un peu durcie par le mugissement des mers d'hiver.

Distinctement, il entendit le tictac de la grosse horloge et les battements de plumes du margas. Epouvanté par le bruit, l'oiseau courait à cloche-pied à travers la chambre et fouettait les meubles de ses ailes.

Alors, du bout du jardin, derrière la haie d'ajoncs rôtis par les gelées, une voix fêlée cria :

—Me v'là, m'n' homme, me v'là !

Tout de suite, une bonne femme parut. En jupes courtes, coiffée d'un bavolet blanc qui colait aux tempes tannées, elle courait pieds nus sur les cailloux, très essoufflée.

Le pêcheur se retourna comme une saute de vent. Et, de colère, jetant sur le sol son bonnet de tricot :

—Misère ! hurla-t-il pour la seconde fois, c'est-y donc comme ça qu'tu gardes le cheux nous quand j'sommes à la mè ?

—J' t'attendions point si matin, m'n' homme.

—Je pouvons t'y point revenir quand je voulions ? T'as donc point regardé la mè à ce matin ? Al est nouère comme un' nuit ed' Toussaint.

Et, arrachant des mains de la bonne femme la grosse clé rouillée qu'elle tournait dans la serrure sans résultat, le vieux poussa la porte, entra dans la mesure.

C'était une pauvre chambre mal carrelée, avec une haute cheminée que dominaient le fusil, des trophées d'ailes d'oiseaux de tempête et des colliers d'œufs accrochés à des branchages. Le grand lit, appuyé au mur de terre, portait jusqu'au plafond la pile de ses matelas. Deux hautes armoires faisaient pendant à la caisse d'horloge. Un escalier de bois blanc menait à une chambre en grenier. Une porte de plain-pied ouvrait sur un hangar où le pêcheur remisait ses filets, préparait ses appeaux.

Mais, malgré la pauvreté nue, les chaises, le lit, les battants d'armoires semblaient neufs, aussi luisants que le jour de leurs noces.

A la vue du foyer éteint, le père Mesle croisa les bras. La colère faisait trembler son nez, tombé dans son collier de barbe grise.

Il bégaya :

—C'est ça... c'est bien ça... V'là l'feu qu'est défunt ! Pas seulement l'moyen d'prendre quèque chose de chaud quand on rentre de sa barque ! Faut s'coucher avec le froid dans le ventre et avec la mè dans ses chaussons ! Pa'c' qu' les gens de cheux vous s'en vont battre le briquet dans l'vésinage, au lieu et place ed' veiller à leur fagot !

La bonne femme, accroupie sur les cendres qu'elle soufflait à pleines joues, ne répondait

## AFFECTION BIEN PLACÉE



Le mari.—Tu ne penses absolument qu'à toi.  
La femme.—Tu devrais trouver qu'il y a de quoi.

point. Il continua, mâchant les mots comme des chiques, dans sa vieille bouche édentée :

—Sûr que t'étais encore en train de jacasser du qui et de la quelle ? Ell' va, ta langue, ell' va ! tiens,—guette voir,—ell' va comm' un' queue ed' batte mare !

Et il la suivait, du feu à la huche, en faisant basculer son index et son doigt du milieu, à la façon du petit oiseau dont la queue fourchue bat l'air sans trêve, dans un mouvement d'hélice.

Maintenant, la marmite chantait sur le feu. La vieille posa les assiettes au bord de la table. Toujours grommelant, le pêcheur s'assit. Il tira son couteau de poche, tailla une tartine dans le pain, but l'un sur l'autre deux coups de cidre.

Ce repas du matin, au retour de la mer avec le froid de la nuit et la fatigue de la pêche dans les reins, c'était la bonne minute de sa journée de matelot. Il la prolongeait indéfiniment, piquant de la pointe du couteau de petits lopins de beurre qu'il étendait avec précaution sur son pain.

A ce moment-là le babil de sa femme l'amusait

toujours. Après les longs silences des nuits de pêche, ce bavardage de commère le réchauffait presque autant que le feu. La vieille contait les potins du "carreau" et de la halle Notre-Dame ; des histoires de domestiques voleurs, de pratiques bornées,—tous les ragots de cabarets de grande route où l'on s'arrêtait, sa charge de poissons sur le dos, et pour boire un coup de fatigue. Le vieux écoutait ces histoires sans un mouvement de sa figure tannée, silencieux. Quand la mère avait fini de conter, il lui versait un verre de cidre et disait invariablement de sa voix rude :

—Allons... assez causé ! Tu vas prendre la pépie...

Elle ne se fâchait point, sachant bien que, dans le fond, il admirait, lui, le muet, cette promptitude de paroles.

Mais il l'avait exaspérée, ce matin-là, avec sa comparaison de batte-mare. Au lieu donc de se mettre à la table auprès de lui, elle s'assit, les pieds sur les chenets, le dos tourné, sa soupe sur les genoux.

La tiédeur du repas et de la maison avaient calmé la mauvaise humeur de l'homme. Il l'appela :

—Eh bien ! la mè, voyons ! de quoi qu'on causait avec les anciennes ?

Elle ne bougea plus du tout de sa chaise et, sans tourner la tête, dit :

—Tiens ! Te v'là t'y point aussi curieux que mé ?

Alors, lui fâché :

—Eh ! Tu l'as donc gagnée, la pépie, dis, tu l'as gagnée ?

—J' vas m' taire pour m' guérir.

—Pas seulement un' heure !

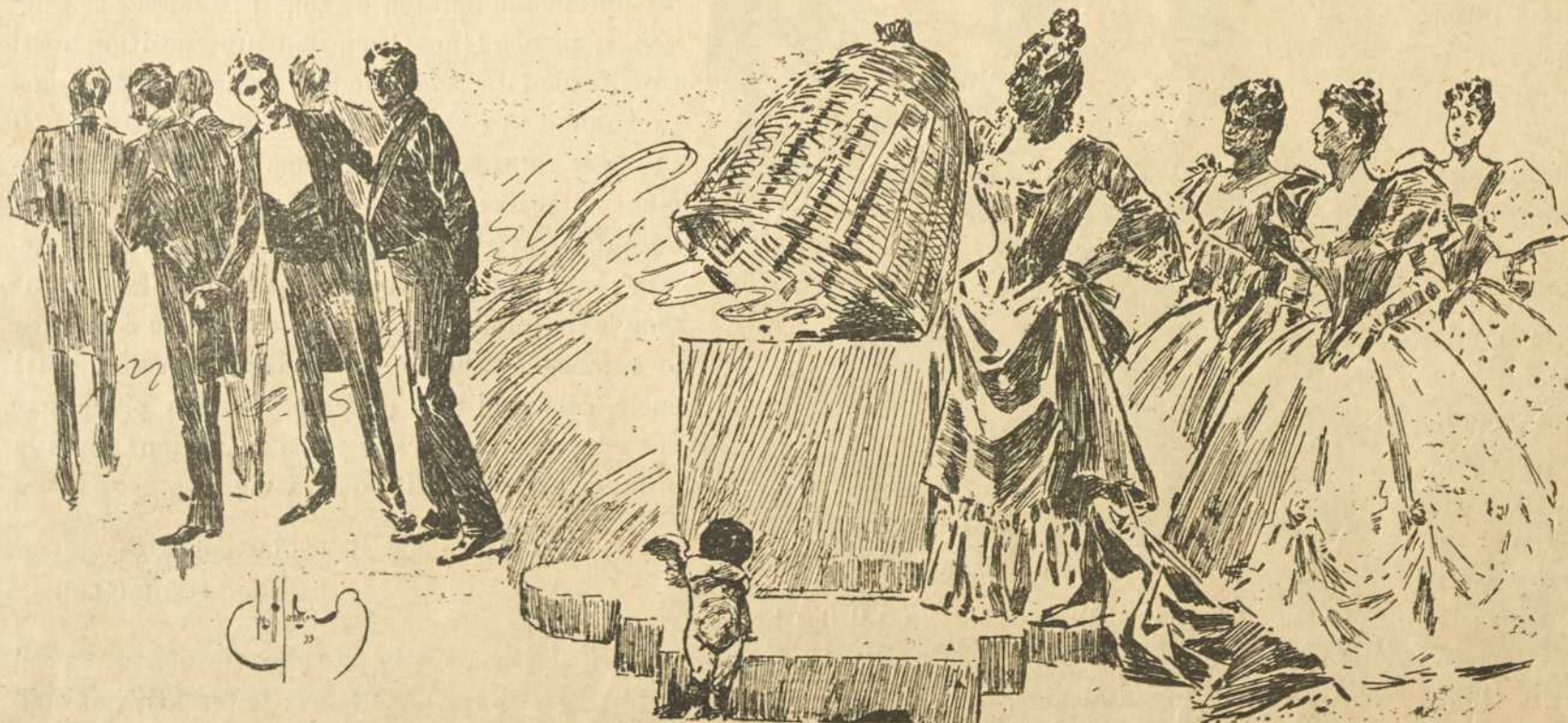
—Jusqu'à c' qu' tu m' recauses !

—Suffit ! T'as dit ton dernier mot pour longtemps !

Et jetant le pain à travers la chambre, dans la huche ouverte, le pêcheur passa dans le hangar, pour reprendre ses filets. De temps à autre, tout en revaudant, il jetait un coup d'œil dans la chambre pour guetter la mè.

D'ordinaire, en allant, en venant, elle ne cessait point de causer avec

## ÉTEIGNOIR A REDOUTER



Flamme que la crinolîne va éteindre.

son homme, avec le chat, avec le margas, ou bien elle chantait comme un pinson aveugle.

Aussi le père Mesle songeait :

—All n'tiendra point sa langue tant seulement un' seconde.

Mais, à son profond étonnement, elle balaya la maison, lava sa table et son carreau, battit le margas, qui avait sauté sur le lit, éplucha ses légumes, s'assit à son tricot, sans desserrer ses vieilles gencives.

—Bougre ed' bougre faut-y qu'à soye têtue ! pensait le bonhomme émerveillé.

Et la matinée passa dans cette obstination réciproque, tous les deux décidés à ne céder point, à ne pas dire le premier mot sur leur fâcherie.

Trois ou quatre fois, le pêcheur se leva de son travail et vint se planter devant la mère, qui tricotait toujours. Il la contempla, les bras croisés, avec un sourire ironique. Fallait-il qu'elle se contint, la commère, tonnerre ! pour ne pas lui jeter son paquet à la figure et continuer, comme si de rien n'était, à mener le quadrille de ses aiguilles ! Ah ! on pouvait lui faire la nique, ce jour là, imiter avec les deux doigts du milieu les hochements de queue du batte-mare ! Elle ne levait seulement pas les yeux par-dessus ses lunettes.

Et le père répétait dans son collier de barbe :

—Bougre ed' bougre ! Bougre ed' bougre !

Mais alors ? Il serait battu, car il le sentait bien, la colère montait, lui échauffait les oreilles, faisant trembler son menton de son nez. Si ça continuait seulement une heure, il allait serrer son poing, taper sur la table, lancer un formidable juron qui épouvanterait peut-être le margas, mais dont la commère triompherait à son nez, et, le soir, chez les voisines. Il fallait à tout prix débouter la vieille de son silence, inventer un stratagème.

Tout à coup, il éclata d'un rire silencieux, et lâcha sa navette. Il avait trouvé ! Et une riche idée, encore !

Il se leva, il rentra dans la chambre, et s'approchant du buffet, y prit un verre à liqueur qu'il déposa sur la table. Puis, d'un pas décidé, il alla vers l'armoire. Sur la tablette haute, il saisit un litre soigneusement cacheté, le mit entre ses jambes, gratta longuement la cire, fit sauter le bouchon à grand bruit.

La mère ne se retourna pas.

Pourtant, c'était là sa plus précieuse réserve, un litre unique de "calvados" qu'on gardait pour l'offrir au fils cadet à son retour de la marine. Jamais la bonne femme n'avait voulu que le père dit deux mots à la bouteille "mém' pour ver si l'alcool y se bonifiait à vieill'". Ce bouchon qui sautait, c'était donc comme un coup de pistolet que la mère recevait dans le cœur. Néanmoins, elle ne broncha pas ; même quand elle vit le bonhomme emplir son verre, lever le coude et murmurer, pour soi, dans sa barbe, avec un grognement de plaisir :

—Ça entre comm' dans un' chaussette !

De la parade, tout ça !

An fond, il était singulièrement penaud, le père,

### AMPLEMENT JUSTIFIÉ



Madame Sambo.—Je vous ai vu sortir d'une buvette, ce matin. Vous devriez avoir honte !

Monsieur Sambo.—Mais je ne pouvais pas rester là tout le temps. Auriez-vous voulu que je n'en sortisse pas ?

### L'ART D'ÉCONDUIRE POLIMENT



Elle.—Réellement, M. Sambo, je n'ose pas marcher avec vous. Mon mari est sur la rue, et s'il nous rencontrait, il ferait une scène de jalousie.

de l'insuccès de son équipée. Comme il revenait à son filet, creusant sa vieille tête, plus habile à déjouer les ruses des poissons que celles des femmes, il répétait, les poings serrés, pour le soulagement de son amour-propre :

—Tonnerre !

Et le silence reprit pendant des heures de travail, des deux côtés, obstiné.

Enfin, une seconde fois, la mère entendit son homme qui venait.

—Y n'y tient plus, y va m' parler ! songeait-elle ravie, la langue fourmillante.

Mais sans lui adresser la parole, encore une fois le pêcheur alla vers l'armoire, il monta sur un escabeau et se mit à chercher minutieusement, avec l'attention d'un homme qui a perdu un objet précieux.

Une à une, il descendit des étagères toutes les piles de draps, les posa sur le lit, il déplaçait les cartons, les boîtes, tous les bibelots disparates et saugrenus accumulés pendant un demi-siècle de vie précaire, conservés intacts comme des reliques. Il y avait des faïences de foire, des curiosités exotiques, le coffre du marin, de l'ainé,—qui était resté là-bas en Cochinchine,—le voile de mariée de la mère, dans un carton bleu.

Le pêcheur visita ces richesses de fond en comble, s'arrêtant à la contemplation de chaque objet, scrutant les recoins et les plis.

Puis, il attaqua le second armoire.

D'un œil inquiet, la bonne femme suivait son manège. A mesure qu'elle voyait s'acharner sa poursuite, elle sentait croître en elle une curiosité plus vive, insupportable.

—Qui qu'il a perdu, mon Dieu ! c'est pas son couteau, il l' tenait v'là tout à l'heure...

Elle ne quittait plus le chercheur de l'œil. Elle épiait quelque geste révélateur, espérait un mot échappé de son emportement.

Mais, avec une patience qu'elle ne lui connaissait point, le bonhomme continuait sans mot dire son investigation minutieuse. La nuit venait et, avec la marée, l'heure de retourner à la mer.

Le pêcheur ne semblait point y prendre garde. Seulement, comme il avait terminé la revue de la seconde armoire, il alluma la chandelle. Puis, ayant posé le bougeoir sur le carreau, il se mit à plat ventre et regarda sous le lit.

Alors la vieille ne se contint plus, et, tout l'entêtement s'effondrant dans une curiosité flamboyante, la mère vaincue demanda :

—Mai qui que tu cherches donc, mon homme ?

—Ta langue.

HUGUES LE ROUX.

### PAS SA FAUTE

L'ami.—Pourquoi ne vas-tu pas luncher chez toi ?

M. Lépicure.—Parceque je ne me rends pas à mon bureau assez tôt pour pouvoir retourner chez moi assez vite pour revenir au bureau en temps pour pouvoir retourner chez moi pour le dîner.

### PARC ROYAL

Le mauvais temps n'a pas empêché une foule considérable d'aller aux séances du Parc Royal. Le Programme était attrayant. Ceux qui ont fait les frais de la journée sont des artistes dont le talent est reconnu ; Léonce, M. Sallard et Mlle St-Valier. Mlle A. Rezac sur le trapèze et les anneaux volants et un jongleur.

La bande de la Cité a maintenant un engagement pour la saison avec les propriétaires du Parc Royal. En conséquence elle ne figurera pas ailleurs, ainsi que la chose est annoncée sur certains programmes. L'assistance a vivement applaudi les musiciens de cette excellente fanfare.

Les propriétaires du Parc Royal, dont l'accès est déjà très facile, ont demandé à la compagnie des chars urbains de prolonger son tramway jusqu'à leur propriété. Il est probable que la compagnie fera droit à leur requête.

### THÉÂTRE ROYAL

#### THE DIAMOND BREAKER

Ceux qui aiment les pièces à sensation, les coups de théâtre émouvants, les effets scéniques saisissants, seront servis à souhait cette semaine en allant au Royal. Car il y a de tout cela dans "The Diamond breaker" qui s'y joue.

La pièce est bien agencée, le pathétique le plus émouvant y règne, et plusieurs des scènes sont d'un réalisme parfait.

Ajoutons que des acteurs très forts composent la troupe chargée de représenter cette pièce. En premier lieu mentionnons mademoiselle Etelka Wardell et MM. M. L. Alsop et C. W. Goodrich. Ils méritent les félicitations pour leur jeu savant et artistique.

La semaine prochaine Ada Gray dans East Lynne.

### QUEEN'S THEATRE

La Mascotte est un opéra toujours populaire à Montréal. Il y en a plusieurs qui n'ont pas encore eu l'avantage d'entendre cette belle musique, pour ceux-là c'est le temps. Jusqu'ici la troupe d'opéra a joui d'un succès toujours croissant. Comme toujours les acteurs se sont montrés à la hauteur de leur rôle. Le joli duo "des moutons et dindons" a été superbement rendu par Mlle Thorne et monsieur Willets Leaman. Mlle Thorne avait le rôle de Bettina, Mr. Herbert, le fameux acteur celui de Lorenzo et monsieur Burnham celui de Rocco.

La salle est toujours remplie d'une foule enthousiaste qui aime applaudir ceux qui le méritent. Nous ne pouvons faire mieux que de féliciter monsieur Henderson, l'habile gérant du Queen's Théâtre, qui a si bien su choisir une bonne troupe d'opéra. Les dernières représentations de la Mascotte auront lieu samedi après-midi et soir.

### SENSIBILITÉ DES NERFS



Le lion.—J'en ai plein le dos de ce métier.

La lionne.—Es-tu malade ?

Le lion.—L'individu qui se fourre la tête dans ma gueule se met de la pommade. Il n'y a rien de malpropre comme ces hommes !

## CE QU'É FIT UN CORBEAU.



E nez plongé dans les plantes folles que l'aurore étoilait de rosée, j'étais couché sur l'herbe, lorsque je m'aperçus que depuis un instant un individu de mine suspecte m'observait attentivement.

C'était un corbeau, un corbeau d'allures hautaines et de plumes brillantes. Planté devant moi, l'animal me regardait d'un œil défiant et narquois. Du reste, un des spécimens les mieux nourris et les plus gras de l'espèce. La longue queue de son habit noir balayait la terre,

son bec était propre et bien aiguisé. Je jugeai que ce devait être un des hôtes de la villa près de laquelle les hasards du chemin m'avaient conduit.

De toutes les domesticités, la domesticité animale est celle qui me répugne le plus.

—Pouah!... Pchi! fis-je dissimulant assez mal mon dégoût.

Le corbeau ouvrit le bec. Je crus qu'il voulait m'injurier et je m'apprétais à quitter la place; mais le disgracieux animal avait déjà refermé son bec, après avoir éternué bruyamment. Puis, remarquant mon immobilité, il s'avança gravement à portée de ma main, s'arrêtant de temps à autre pour happer au passage une mouche ou embrocher un scarabée. Quelquefois il guettait un ver de terre montrant le nez à la fenêtre de son terrier, et le saisissait rapidement par la tête. Après l'avoir secoué violemment, il le lançait au loin, et rebouchait soigneusement le trou au moyen d'un caillou, afin d'empêcher le pauvre animal de rentrer dans sa maison.

Ce raffinement de cruauté détermina chez moi un violent accès d'indignation. Je levai le poing,

l'oiseau, effrayé de ce brusque mouvement, faillit tomber à la renverse. La queue, heureusement, le retint dans sa chute. J'avoue que la constatation de cette terreur me calma soudainement.

Et l'occasion de fraterniser avec le corbeau se présenta aussitôt tout naturellement. Un gros scarabée se dirigeait sur moi avec l'intention de m'attaquer ou du moins de me nuire en quelque façon, car pour cet insecte de mœurs rudes j'étais un aristocrate, un riche qui, restant couché lorsqu'il pouvait se tenir debout, occupait indûment la place de plusieurs milliers de scarabées. Le corbeau embrocha le vilain, et d'un coup sec, le fit sauter par-dessus sa tête.

La conduite courageuse de l'oiseau m'inspira une certaine confiance. Pour lui montrer que j'étais revenu de mes préventions à son égard, je lui chatouillai la poitrine à l'aide d'un rouleau de papier que je tenais à la main.

Le corbeau s'empara vivement de l'objet que je lui tendais, puis, exécutant un brusque saut de côté, il s'envola par-dessus la terrasse au pied de laquelle je me trouvais, et disparut avant que je fusse revenu de ma surprise.

Le papier que le triste personnage me déroba aussi violemment était une lettre de mon oncle Marcaillac, lettre par laquelle le bonhomme m'indiquait la marche à suivre dans une affaire des plus délicates.

## LE DANGER PROCHAIN ET LE DANGER ÉLOIGNÉ



La nièce. — Si j'étais surprise par la pluie et qu'un galant homme m'offrit son parapluie, devrais-je accepter?

La tante. — Moi, je me laisserais tremper jusqu'aux os, plutôt que d'en accepter un.

riger vers moi, je résolus également d'attendre leur venue avant d'aborder le sujet qui m'amenait. Et je dis au concierge :

—Pourriez-vous, monsieur, m'indiquer le chemin le plus court qui mène à Alger?

—Impossible, monsieur, nous ne sommes installés ici que depuis deux jours... je ne connais pas le pays... mais attendez un instant. Ma femme, qui va rentrer et qui est algérienne, vous renseignera bien mieux que moi.

L'homme me fit entrer dans sa loge dont les persiennes étaient fermées, à cause de la grande chaleur qui commençait à monter. Il régnait là-dedans une demi-obscurité. Néanmoins, il ne me fut pas difficile de découvrir, perché sur le dossier d'une chaise, mon ennemi le corbeau qui clignait de l'œil en me regardant.

—Cet oiseau vous appartient? demandai-je au concierge.

—En toute propriété.

—Corbeau, hein?

—Vous avez deviné juste.

—Corbeau d'Algérie? interrogeai-je machinalement en désignant du doigt le volatile.

—Corbeau de France, répondit laconiquement le portier.

—Les corbeaux croassent, repris-je pour ne pas laisser tomber la conversation.

—Oui... et la preuve la voici.

L'homme tira légèrement la queue de l'animal, qui poussa un sourd gémissement.

—Véritable corbeau! dis-je émerveillé. Mange-t-il beaucoup de fromage?

—Enormément, reprit le gros homme en me regardant d'un air digne.

J'avançai le doigt. L'oiseau ouvrit un bec aux pinces menaçantes.

—Il est très fort, reprit le concierge... mais il vieillit. Autrefois il ne se laissait pas attaquer... N'est-ce pas, Artaban.

—Artaban... singulier nom pour un corbeau.

—Je ne sais pas qui a pu le nommer ainsi... il est très vieux.

Il y eut un silence. Le concierge paraissait avoir totalement oublié ma présence. Il suivait avec attention les évolutions stratégiques du corbeau qui, descendu de son perchoir, se livrait à

## L'ÂGE QU'ON CROIT AVOIR



Le cousin Fred. — Héloïse, je pense que tu ferais mieux de ne pas me donner le bras. Les gens vont croire que nous sommes mariés.

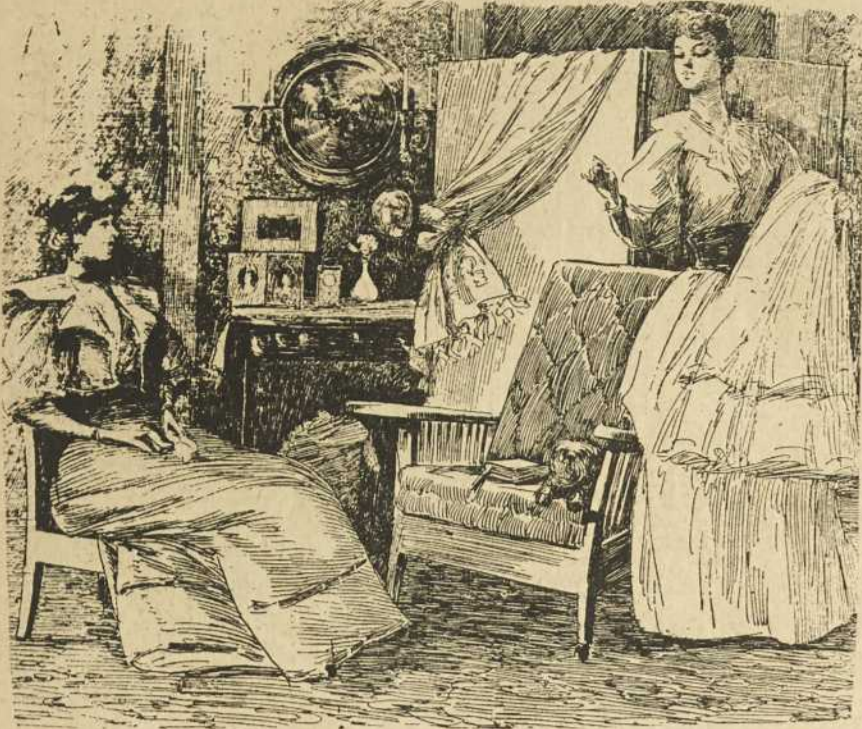
Je poursuivis donc mon voleur en l'accablant d'injures. Mais bientôt, comprenant l'inutilité de mes plaintes et le ridicule de ma poursuite, je résolus de me présenter aux habitants de la villa pour rentrer en possession du bien qui m'avait été ravi par leur corbeau familial.

## II

Il me fallut un temps assez long pour arriver à la grille principale de l'habitation. De chaque côté de cette majestueuse entrée s'élevaient deux pavillons mauresques, demeures probables du jardinier ou du concierge. Je frappai à la porte d'un de ces pavillons. Un gros homme vint m'ouvrir. En même temps que ce portier à la physionomie vulgaire, j'aperçus deux formes sveltes et blanches, au bout de la longue avenue de palmiers qui aboutissait à la maison. Je pris immédiatement la résolution de me présenter moi-même aux maîtres de céans, au lieu de me servir de l'intermédiaire du concierge.

Et comme les deux formes gracieuses dont l'apparition lointaine m'avait frappé paraissaient se di-

DANS D'EXCELLENTE DISPOSITIONS



Anna Barlow.—As-tu vu ma robe de Paris? Je l'étréne dimanche prochain pour ma confirmation.  
Eva Smith.—C'est un vrai rêve! Mais comment peux-tu avoir les moyens de t'acheter une robe de Paris?  
Anna Barlow.—N'en dis rien; je l'ai fait entrer en contrebande.

une démonstration hostile contre la queue d'un chat assis près de la porte.

—Et seriez-vous disposé à le vendre! demandai-je au bonhomme.

Il n'est pas à vendre, monsieur. C'est un corbeau de famille.

—Un corbeau de famille! de plus en plus singulier.

—Je ne vois là rien que de très naturel. Mon grand père a légué Artaban à mon père, et j'en ai hérité à mon tour.

—Extraordinaire.

L'homme et le corbeau me regardèrent d'un air soupçonneux.

Il y eut un nouveau silence.

—Est-ce qu'il parle? demandai-je enfin. Veux-tu causer? dis-je à l'oiseau.

—Inutile de l'interroger, monsieur. Il ne parle que le jeudi et le dimanche.

—De plus en plus fort! exclamai-je véritablement abasourdi.

—Ceci s'explique aussi naturellement que le reste. Artaban ne parle que lorsqu'il vient de manger des noix. Et nous ne lui en donnons que deux fois par semaine.

—Pourquoi?

—Parce que ça l'échauffe! fit le portier d'une voix irritée.

Et l'homme, que mes questions paraissait ennuyer prodigieusement, s'avisa que le jardinier l'attendait dans le jardin et me laissa seul.

Alors je regrettai amèrement d'avoir eu l'idée saugrenue de faire pédestrement le long trajet du Cap-Matifou à Alger.

Je me livrais à ces réflexions, quand deux voix pures se firent entendre près du pavillon.

Asseyons-nous sur ce banc, dit l'une d'elles, haut et claire.

—Et là nous pourrons déchiffrer à notre aise cette fameuse lettre, répondit l'autre, plus sonore et plus grave.

—Où le corbeau a-t-il pu la dénicher?

Une sueur froide me glaça. Parmi tous les accidents qui pouvaient arriver à la malheureuse missive, je n'en avais pas rêvé de plus terrible.

Elle était tombée entre les mains de deux moqueuses jeunes filles!

—Lis, Marguerite, dit la voix claire.

—"Mon cher neveu..... commença la voix grave.

Je tressaillis.

—"Le nombre des imbéciles est plus grand que la foule ne le croit généralement, car il doit être augmenté de la multitude des célibataires..

Après un fou rire provoqué par l'original début de l'oncle Marcaillac, la voix grave continua:

—"En effet, (c'est déchiré par le corbeau) tu t'es conduit jmsqu'ici comme un sot! (déchiré) "Songe que le mariage, à de rares exceptions près, ennoblit l'homme.. Tu vas me répondre par des lieux communs railleurs de célibataires

"(c'est déchiré par le corbeau), mais, sarpejeu, je "prétends que le mariage est bon en soi (déchiré).

—L'oncle a mis un petit trait sous le mot bon, observa la voix claire; que veut-il dire?

—Je ne comprends pas très bien, dit la voix grave. Je continue:

"Tu trouveras à Alger mon vieil ami (déchiré)... il devra te présenter (déchiré)... à la villa (déchiré)... où tu trouveras.. Ah! mon Dieu!

—Qu'y a-t-il? s'écria la voix claire.

—Il est question... il est question de moi.

Après un silence, ce fut la voix claire qui continua d'un ton ferme:

"La jeune personne en question, quoique née et élevée en

"Algérie, est digne des plus grands

"éloges. (le vieil impertinent!)

"C'est une nature simple, pure,

"droite et franche. (bravo!) Son

"père, le commandant Hautefeuille,

"lis, est mon ami d'enfance. (le

reste est déchiré par le corbeau)."

—Mais nous savons maintenant que cette lettre jubilaire tombée du ciel est de monsieur le médecin major Marcaillac, et qu'il s'agit ici de son beau Neveu! Nous avons, ce me semble, déjà entendu parler de ce neveu... qu'il...

En ce moment, le courage particulier aux gens timides me donna la force de sortir de ma cachette. Et je réclamai hardiment les morceaux de ma lettre.

Voilà dans quelles circonstances bizarres je fus présenté à la jeune personne brune que mon oncle me destinait pour femme, et à son amie intime, une blonde espiègle au visage fûté d'une souris blanche.

Depuis, je sus que j'avais été indignement mystifié par le facétieux portier. Artaban ne s'appelait pas Artaban. Ce n'était pas un corbeau de famille. Il ne parlait pas plus le dimanche que les autres jours. C'était un misérable vagabond international appartenant à la très peu honora-

LE MONDE RENVERSE



Lolotte.—Oh! maman, un monsieur qui a la tête sans dessus dessous!

ble corporation bien connue en Algérie sous le nom d'Armée Roulante.

On l'avait recueilli quelques mois auparavant tirant le pied et claquant du bec; mais sous l'influence des bons traitements, il était devenu rapidement aussi insolent qu'un millionnaire.

La jeune fille à la voix grave est devenue ma femme. J'ai trouvé en elle une épouse fidèle et dévouée, attentive à ses devoirs et bonne gardienne du foyer domestique.

Des années et des années se sont écoulés. Et dans la brune chevelure de celle dont je tiens la main pour la vie, brillent quelques fils d'argent.

Cependant, c'est toujours avec émotion que je me souviens du jour où je la rencontrai pour la première fois. Et ce n'est pas sans sourire que je pense à la route poudreuse, aux pavillons mauresques, au concierge goguenard, à la blonde confidente et au corbeau.

S. CHASERAY.

Ripans Tabules banish pain.

—Combien avez-vous d'enfants, demande-t-on à Calino?

—Deux, répond l'aimable ganache.

—Sont-ils mineurs?

—Oh! non! ils sont trop jeunes!

Autrefois, c'était la mode parmi les grands seigneurs de porter des manchons quand il faisait froid.

Louis XIV, celui qu'on appelait le Roi-Soleil, ne se soumettait pas à cet usage, et il allait à la chasse les mains nues, même au plus fort de l'hiver.

Une fois, deux paysans le virent passer.

—Tiens, dit l'un étonné, le roi n'a pas de manchon!

L'autre répliqua:—Il n'en a pas besoin puisqu'il a toujours ses mains dans nos poches.

L'HONNÉTÉTÉ MÊME

L'autre jour, un individu à la figure honnête entre chez un marchand de seconde main.

—Vous vous souvenez, dit-il, du gilet que j'ai acheté ici hier pour un dollar?

—Oui, répond le juif, mais, vous savez, je ne reprends pas les objets que je vends.

—Oh! ça n'est pas pour cela que je viens; en défaisant l'habit, j'ai trouvé dans la doublure un billet de banque de cent dollars; peut-être que le propriétaire viendra le réclamer.

—Certainement qu'il viendra. Tenez voici deux dollars pour votre honnêteté.

Rendu au coin de la rue, l'honnête individu prend sa course; c'était un faux billet.

PERTE INATTENDUE



Son compagnon de chambre.—Hello! Garlebeu! As-tu perdu ton passepartout?

Garlebeu.—S'hai fheté ma naissance. Lhe passepartout chorreet. Mais chest l'throu dhe lha sherrure qu'hest pherdu.

POURQUOI IL EST RENTRÉ BRE-  
DOUILLE

## I

—Chasseur Marcailloux, ce soir la terre est grise, et le vent sur la montagne souffle dans son cor. Dites-nous une histoire de chasse. En vous écoutant, plus rapides s'écouleront les heures de la longue veillée.

—Volontiers, fit le vieillard. Je vous raconterai donc comment il m'arriva de rentrer bre-douille dans le pays le plus giboyeux du monde. Ecoutez le récit d'une journée qui fut perdue pour le chasseur Marcailloux, mais qu'il ne regrette pas, au beau temps de sa jeunesse !

Le vieux prit une gorgée de rhum et commença son récit d'une voix un peu sourde, le front baissé, les yeux mi-clos, comme si derrière lui une invisible main eut pesé sur sa tête blanche.

—Quelques-uns se souviennent du temps où tous les trois mois, le capitaine Alvarez, de Carthagène, arrivait à Dellys avec sa goëlette, la *Mariquita*. Alors on admirait ce géant debout sur le pont, commandant la manœuvre, tandis que sa fille aînée, Juana, tenait la barre, et que Pépa la cadette gourmandait les matelots dans les haubans.

Deux belles et robustes filles, bien campées, et

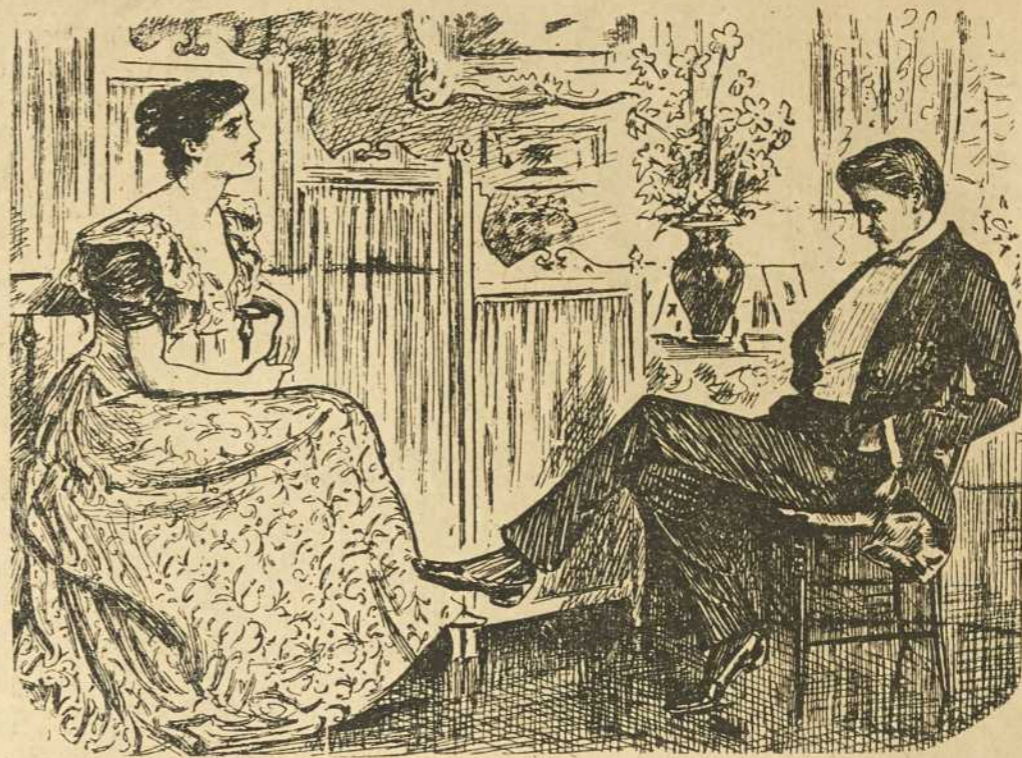
tre arrivée pourde main. Il va être inquiet, le pauvre cher.

Le maître de port sourit et haussa les épaules. Il grommela quelque chose qui donnait à entendre que bien fou était celui qui mettait le sort d'un navire entre les mains d'une femme.

Puis il tourna les talons.

Alvarez fit lever l'ancre et larguer les amarres. La goëlette gagna rapidement le large où la tempête annoncée par le mauvais prophète commença une bousculade terrible. Le petit navire, assommé par les paquets d'une mer subitement démontée, tint bon. Du reste, à bord, personne ne s'étonna. Alvarez fit carguer les hautes et les basses voiles, puis quand une lame eût emporté le gouvernail on largua un foc et la brigandine pour lutter contre les courants.

Pépa était restée à la barre devenue inutile.



Monsieur Forentout.—Nos meilleurs hommes sont tous disparus. Grant, Disraeli, Cartier, Thiers, Gambetta, Sir John MacDonald. Moi-même je ne me sens pas bien.

Juana, les dents serrées, regardait à l'est, là-bas où était son fiancé.

Le foc et la brigandine furent emportés par l'ouragan. Alvarez hésita un instant. Puis d'une voix éclatante, il lança le commandement suprême : —Jette à la mer !

Des barres de fer, des barils d'huile, des sacs d'orge, des valises de figues, passèrent tour à tour par-dessus le bastingage. La goëlette allégée fit un saut de tous les diables. Elle ne risquait plus de couler ; mais, ingouvernable

et prise par les courants, elle allait lentement et sûrement à la cote. Le mistral rageait toujours. Parfois le navire avait des bercements très doux sur la vague et tout-à-coup il s'enlevait. Tantôt il semblait pousser la houle devant lui, tantôt elle paraissait sortir des flancs du vaisseau comme s'il eût vomi la tempête.

C'est le lendemain matin de cette journée que j'aperçus la goëlette s'affalant à la côte, après avoir franchi par un hasard inespéré une formidable ligne de brisants. La passe où la tempête poussa la *Mariquita*, aboutissait à une plage de sable fin. La goëlette vint y faire son lit.

J'étais là, non loin de mon campement. Je criai aux gens du navire de me jeter une amarre. A peine eus-je enroulé le câble autour d'un chêne vert que les deux lurannes du bord se jetaient à l'eau comme des canards pour assujettir une seconde amarre.

Je menai tout le monde se chauffer à mon campement. La mer s'apaisa. Alvarez partit le soir même en canot pour Dellys, afin d'avertir les assureurs et de préparer le renflouement du navire. Le second resta à bord ainsi que les deux diables.

En moins de trois jours, nous fûmes bons amis. Je leur apportais du gibier. Elles s'asseyaient à terre autour du feu. J'avais pour compagnon de chasse un Maltais qui se couchait de bonne heure.

## PÉRIODE DE DÉCADENCE

Je demeurais seul avec les fillettes... nous restions silencieux, écoutant la lente plainte de la mer, et la chanson du vent de la nuit dans la forêt.

Nous aimions avec une égale ardeur la vie en plein air, avec ses grandes lumières et ses fouettées de pluie. En elles je reconnaissais comme chez moi le mépris du danger, la franchise des braves et l'insouciance des forts.

Cependant je préférais Pépa qui joignait à beaucoup d'énergie, une imagination vive, une intelligence alerte, avec je ne sais quoi d'excentrique et de déluré.

Un soir, comme elle était assise devant le feu, elle me dit tout à-coup :

—Voulez-vous m'emmener à la chasse, un jour avec vous ?

—Mais volontiers !

Le lendemain même nous partîmes pour aller tirer des pigeons ramiers dans la forêt. Préalablement j'avais fait prévenir un colon de mes amis installé au plus profond de la broussaille. Il devait nous attendre pour déjeuner.

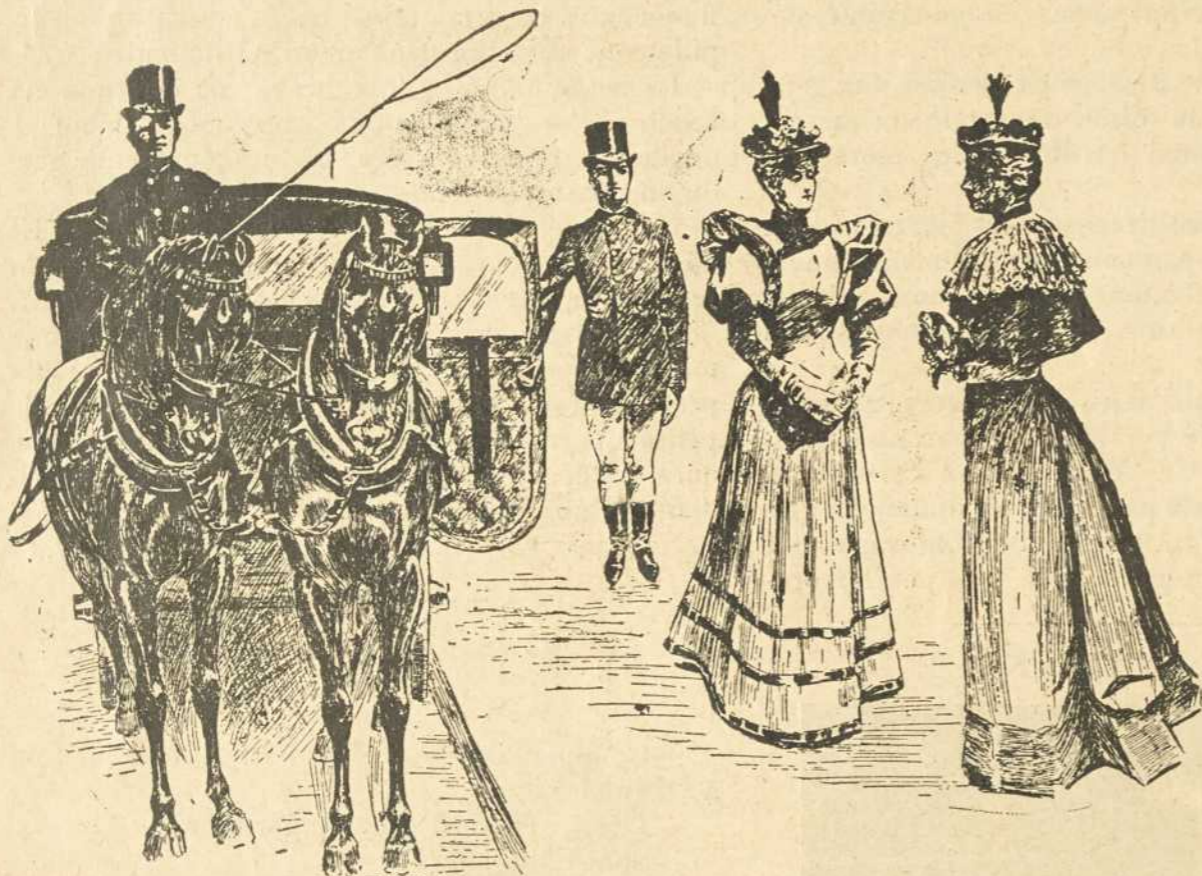
## II

Nous quittâmes le camp au lever du jour. Nous étions seuls.

La chanson du printemps se répète éternellement sur la lyre à milles cordes de la jeunesse. A chaque feuille de palmier nain pendait une perle de rosée. Sur chaque branche sifflait un oiseau que nous oubliions de tirer ; à travers les chênes-liège et les bruyères, le soleil levant nous lançait des flèches d'or.

Le sentier que nous suivions allongeait en serpent sa ligne rouge dans la broussaille, car les terrains de ce pays recèlent tout le minéral de

## AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMÈDES



Madame Bonnetête.—Vous faites faire un tour de voiture à Fido ?  
Madame Tête de Linotte.—Oui, le cher petit ! Bébé est malade et ses pleurs l'ont empêché de dormir toute la nuit.

pures comme la brise de mer ! On les voyait s'en aller crânement par la ville, côté à côté, la robe de toile bleue moulant la taille fine. Et des lourdes bagues étincelaient aux doigts un peu rouges et des bracelets d'argent s'enroulaient autour des bras blancs qui faisaient craquer la manche un peu courte.

Deux vraies natures de francs matelots ! Les vieux marins tannés par le soleil et le vent de mer tremblaient devant elles. Je ne parle pas des simples particuliers, ils rentraient sous terre au premier regard.

Or, un matin, Alvarez, se trouvant à Dellys dit au maître de port :

—Monsieur, il vient de se lever un vent de Nord-Ouest qui me convient fort. J'ai un chargement quasi complet pour Bougie. A dix heures je vais lever l'ancre et gagner le large.

—Votre brise du Nord-Ouest ne me dit rien qui vaille, observa le maître de port. Je suis avisé que le mistral souffle en ce moment à Marseille... gros temps en Provence, gros temps en Algérie, ajouta sentencieusement le vieux marin.

Juana qui accompagnait le capitaine frappa du pied avec impatience. Alvarez demeura perplexe. Le fiancé de Juana les attendait à Bougie.

—Père, dit la jeune fille, en passant son bras blanc autour du cou hâlé d'Alvarez, tu te rappelles que nous avons écrit là-bas, annonçant no-

## DIRECTEMENT AU POINT



La jeune demoiselle.—J'aime votre fils et il m'aime ; mais il n'a pas le courage de demander votre consentement. Nous aimerions à connaître le sentiment de votre côté de la famille.

RETOUR DU COLLÈGE



Le père.—Pristi, que c'est vexant ! Moi, qui t'avais fait préparer mes vieux habillements. Qui t'a mis dans la tête de t'étirer ainsi ?

fer. Nous avançons rapidement. Je marchais le premier. Pépa venait derrière moi, s'attardant aux roses sauvages, aux arbuscules d'où les merles partaient par volées. Elle arrachait des liserons qu'elle enroulait autour de son fusil. Puis elle me rattrapait en courant, suivie d'une longue traînée de fleurs et de feuillage.

Nous arrivâmes au sommet d'une colline d'où l'on pouvait découvrir le lieu de chasse : une petite vallée avec une mare au milieu. Un bouquet de chênes-liège, des ronces, des iris, un peu d'herbage vert autour de la nappe claire qu'alimentait un ruisseau minuscule. Un chœur de grenouilles et le tac-tac d'un merle aux aguets.

Nous ne voyions plus la mer. Nous n'entendions que les grands et lourds battements d'ailes des ramiers. Ils arrivaient un à un, et s'égaillaient sur les chênes.

Le feuillage était plein de roucoulements et de frémissements d'ailes.

—Il faut tuer ces pauvres bêtes, murmura ma compagne.

—Il ne faut pas absolument, répondis-je froidement. Pour moi, je ne les tue que le soir, pour décharger mon fusil. Ils font d'excellente soupe.

La jeune fille hésita un instant.

—Hé bien, nous les tuerons en rentrant, voulez-vous. Je souris.

Pépa désarma son fusil, la tête baissée.

—Restez armée, mademoiselle, car dans ces parages nous risquons de rencontrer un fauve. La panthère se montre souvent par ici.

Ma compagne me lança un regard plein de bravoure.

—Quand il s'agissait de pigeons, vous avez cru que j'avais peur de tirer un coup de fusil. Cela m'a rendu un peu confuse... car... c'était un peu vrai. Mais ne pensez pas que j'aie peur d'une panthère, au moins !

—Non, dis-je très grave, je crois que vous ne craignez rien... si ce n'est de faire souffrir inutilement des animaux inoffensifs. En cela, vous vous montrez véritablement femme. Cependant voici que le soleil se fait chaud. C'est le moment de gagner la maison de notre solitaire.

III

—Soyez les bienvenus, Marcailloux, vous et la jolie fille qui vous accompagne. Ils sont rares les instants que je puis passer avec des êtres à face humaine. Ce n'est pas que je me plains de cet isolement. Cependant c'est toujours avec joie que je sens l'étreinte de votre main rude et loyale, Marcailloux. Parfois aussi, il ne me déplait pas de contempler de frais visages de jeunes filles, ajouta le vieillard en souriant dans sa barbe grise.

Nous étions sous la tonnelle de la petite maison, et le colon tenant nos mains dans les siennes nous regardait d'un œil paternel.

—Mais je m'oublie, dit-il, tout-à-coup. Vous êtes jeunes tous les deux, et l'air du matin a dû vous ouvrir l'appétit. Justement, hier, j'ai pris un porc-épic au sortir de son terrier. Vous, Marcailloux, vous allez m'aider à le dépouiller ; et tandis que nous surveillerons le déjeuner, la demoiselle visitera ma ménagerie ; car cette baraque est une véritable arche de Noé, ou, comme disent ces autres, la maison du bon Dieu !

Et, à un appel du vieillard, quatre beaux chiens de chasse et un marcassin accoururent vers nous.

—Je vous confie cette belle brunette, entendez-vous, mes enfants... tu entends aussi, maître Jack, ajouta-t-il en se tournant vers le sanglier qui nous regardait d'un air grave. Derrière la maison, ma petite matelote, vous trouverez des géraniums et des roses.

La jeune fille sourit en s'en fut au jardin, entourée des chiens et du marcassin qui envoyait des coups de boutoir dans le bas de sa robe.

Le vieillard la suivit des yeux, puis me regardant bien en face :

—C'est gracieux, solide et honnête. Je suis sûr que ça fera une mère de famille solide et forte, hein ?

Je détournai la tête et le colon se tut. Il entra dans sa cuisine où je le suivis. Nous préparâmes silencieusement le déjeuner. Puis, le vieillard ayant été chercher une bouteille d'absinthe soigneusement cachetée, me dit au bout d'un instant en élevant son verre :

—Quel mystère plane donc sur votre existence, Marcailloux ? Comment se fait-il qu'un homme jeune, instruit et intelligent comme vous l'êtes, reste ainsi abîmé dans l'obscurité, la solitude et le silence ? La solitude surtout... croyez-vous qu'une femme vous refuserait, si...

Je ne pus m'empêcher de sourire. Cependant j'interrompis brusquement le vieillard.

—Brisons-là, je vous prie, dis-je d'une voix dure

Et levant également mon verre :

—A votre santé, mon vieux pionnier !

La jeune fille rentra sur ces entrefaites. Elle avait mis une guirlande au cou du marcassin qui déboula dans la cabane, grognant et trébuchant. Il s'installa sous une table, et il fut impossible de le déloger de cette bauge improvisée. Durant toute la journée, il garda un silence farouche et une immobilité hautaine dont il ne sortit que pour mordre et piétiner son collier de roses.

Nous quittâmes le colon vers quatre heures du soir. Il nous indiqua au moment des adieux, une petite vallée, où, disait-il, les vanneaux et les pluviers de passage venaient fréquemment se reposer.

—Vous la trouverez, ajouta-t-il, à trois kilomètres d'ici, sur la gauche.

Nous partîmes. Chemin faisant — étaient-ce les paroles du vieillard qui me revenaient à la mémoire ? — je regardais ma compagne, et cette contemplation m'absorbait plus que de raison.

Vieillard, la nuit t'environne, me direz-vous, laissez dormir dans la tombe les souvenirs lointains !

Cependant, je ferme les yeux et je me revois encore à cette

heure resplendissante de ma jeunesse ! Nous continuâmes notre route, sans chasser. Pépa s'appuyait sur moi pour descendre la montagne.

Nous marchions de plus en plus lentement, si bien que nous finîmes par nous arrêter et que la tête de la jeune fille s'inclina sur mon épaule.

Et les paroles du vieillard me revenaient toujours à la mémoire. Ma vie était triste et solitaire ; je n'avais personne au monde pour aimer... et personne pour m'aimer. Poussé par une ardeur subite, je lui fis ma déclaration ; déclaration pleine de respect, mais brûlante d'amour vrai et sincère.

—Croyez-vous, monsieur Marcailloux, me dit-elle, que je reste insensible à toutes vos marques d'amitié ? Vous m'aimez, moi aussi je vous aime.

—Puissiez-vous dire vrai, m'écriai-je.

—Aussi vrai que je suis ici, et mon plus grand bonheur serait de vous consacrer le restant de mes jours.

Nous redescendîmes silencieux les contre-forts des montagnes qui viennent baigner leur pied dans la mer.

Nous arrivâmes sur le rivage.

—Sainte Madone ! rugit le capitaine Alvarez en nous apercevant, vous m'enlevez ma fille au moment du départ !... C'est que le temps est précieux, mes enfants ! Arrivé ce matin avec un remorqueur, j'ai poussé si rondement les choses que

POUR LE BIEN DE TOUS



L'Artiste découragé.—Que je voudrais avoir une fortune ! Tu ne me verrais plus jamais peindre.  
L'Artiste impatient.—Que je voudrais donc en avoir une ! Je te la donnerais.

la Mariquita est en état de reprendre la mer, nous partons ce soir... Donc, au revoir, Monsieur Marcailloux, et merci de vos complaisances pour mes fillettes.

—Au revoir, me cria Juana qui avait déjà pris sa place sur le pont du navire.

—Au revoir dit tristement Pépa en me tendant la main.

—Adieu, répondis-je d'une voix sonore.

—Vite à bord ! dit le capitaine... et vous autres là-bas, attention au guindeau pour lever l'ancre de tribord !

Je m'en fus à grands pas derrière un buisson de lentisques. Là je m'assis sur l'herbe, et les bras écartés, les ongles enfoncés dans la terre, je poussai des beuglements de bête brute.

Un peu plus tard je remontai vers la forêt. Et je restai toute nuit accroupi auprès de mon feu éteint et de mes chiens endormis, mordant mes poignets, et envoyant des malédictions aux chalcals.

Voilà comment je revins bredouille.

Mais un mois plus tard la barque revenait, j'obtenais le consentement du père, et la belle Pépa était devenue madame Marcailloux.

S. CHASERAY.

LES CIRCONSTANCES MODIFIENT LES IDÉES



I  
Monsieur Sansfaçon avait, durant l'hiver, fortement impressionné ces dames.

II  
Mais, quand le printemps fut venu... !!!

## Ce que rapporte la bonté de cœur



Le jardinier.—Il ne faut jamais rien détruire. Tu vois ce ver? Au lieu de l'écraser, je le mets au fond du pot. C'est le rosier vendu à madame Turin. Dans quinze jours, elle va le rapporter pour en acheter un autre.

## METTEZ DE L'EAU DANS VOTRE VIN!

«... Le condamne à cinq années d'emprisonnement, deux mille francs d'amende et aux dépens; fixe au maximum à la durée de la contrainte par corps?» — Huissier, appelez une autre affaire, dit, tout d'une haleine, avec cette aimable indifférence que donnent trente années de bons et loyaux services, M. La Méduse, président de la onzième Chambre, en se frottant les mains, heureux de la besogne bien faite.

—Le Ministère public contre Demimuid, nazille l'officier ministériel.

Gros, court, l'œil égrillard, la mine réjouie, le teint rouge, l'aspect visiblement apoplectique, un petit homme fend la foule avec peine et s'approche de la barre. Il regarde le tribunal d'un air gracieux.

—Votre nom?

—Onézime, Pancrace, Demimuid. Pourquoi qui rigolent tous ces gens-là? Ben oui, Onésime Pancrace, Demimuid. Qué qui a de drôle, la dedans?

—Votre âge?

—Quarante-sept ans, deux mois et six jours, ce soir à trois heures. Ma défunte mère me l'a dit souvent, elle-même.

—On ne vous demande pas tout cela! votre profession?

—Manezine!

—Vous dites?

—Manezine!

—Qu'est-ce que cela, Manezine? Zingueur?

—Eh! Non. Troquet!

—Troquet?

—Ben oui, troquet! Débitant, si vous préférez.

—Débitant? Débitant de quoi?

—De vin, parguienne! C'est pas d'eau de la vigne! Du vin. Et de chouette encore, du ch'nu, pour vous servir, mon Président et la compagnie quand vous vous ferez l'honneur de venir me demander un verre et trinquer chez moi. Il y a même un p'tit blanc, à cachet bleu, que je vous recommande... Pour vous, ce ne sera que l'rond et vous m'en donnerez des nouvelles: je ne vous dis qu'ça.

—Laissez-là toutes ces sornettes, dont le tribunal n'a que faire.

—Quelles sornettes?

—Sornettes! Ce bélière ne comprend rien!

—Pardon, mon Président! Un bon litre, comprends fait'ment, fait'ment!

—Silence! Vous êtes inculpé de boire votre marchandise en trop grande abondance!

—De l'abondance! M'sieur le Président! A ben ouiche! Faut pas m'l'a faire. De l'abondance chez Onésime, Pancrace, Demimuid! C't'infamie! Qui qu'à pu vous dire ça. Ni trop, ni pas assez! Pas une goutte d'abondance chez moi. Demandez à tout le quartier. Le Picolo et le Suresnes du

p'tit père Demimuid de l'abondance! Allons donc C'est franc comme l'or, clair comme l'œil, sec comme coup d'Itrique!

—Mais qui vous parle de tout cela? On vous dit que vous avez l'habitude de boire!

—C'est pas un crime! Faut bien faire honneur aux clients de bonne paie.

—Soit! Mais vous buvez trop et quand vous buvez vous vous grisez.

—A preuve que mon vin est bon!

—Possible! Mais, quand vous êtes gris vous menez un bruit d'enfer.

—C'est pas ma faute si j'ai toujours été forte tête. Ma mère, me l'a bien dit que je vous l'ai dit: "Toi, t'étais une forte tête..."

—Assez! assez! et non seulement vous faites du scandale, mais vous battez votre pauvre femme et la malheureuse a dû se plaindre, lundi dernier, à huit heures du matin, au commissaire de police du quartier!

—Vrai! Vous m'épatez! M'en souviens pas! (cherchant) Lundi dernier, à c't heure-là, je n'avais pas même étranglé le moindre perroquet.

—Il s'agit bien de perroquet! C'est votre femme que vous étranglez!

—Ma femme! Oh! si l'on peut croire... (réfléchissant) Après tout, j'avais peut-être "mon petit jeune homme":

—Belle excuse! Vous n'avez pas honte de donner de tels exemples à cet enfant?

—Quel enfant? S'agit pas d'un enfant. Je vous dis que j'avais peut-être mon plumet.

—Quel plumet? Ah! ça, ne cherchez pas à induire le tribunal en erreur!

—Mais, — et Demimuid lâchant la barre sur laquelle il s'appuie se redresse avec dignité, — mais je n'enduis pas le tribunal d'horreurs; j'ai les mains propres, mon président. Je dis j'étais peut être paf.

—Paf?

—Oui, paf! je m'étais peut-être "piqué le nez."

—Comment?

—J'étais peut-être un peu bu, possible. Mais, pour ce qui d'avoir frappé Mélanie qu'est une femme, ça m'époussetoufle!

—Vous n'avouez pas, Demimuid! — Huissier, introduisez le témoin.

Madame Mélanie Callipyge Demimuid s'avance avec un dandinement d'oie grasse et des yeux de carpe frite. Elle explique avec un délicieux sourire et un spirituel petit ricanement, que son

## C'EST ALLER TROP LOIN



Le savant illustrant sa lecture par la lanterne magique.—Vous voyez une goutte d'eau de source pure. Maintenant, je vais vous montrer une goutte d'eau de l'aqueduc de Montréal.

Un spectateur.—Aie! (hic) L'hami! Chattendhez (hic) que j'he me shauve d'ici.

## LA DÉLICATESSE MÊME



Le vieux monsieur.—Merci, Antoine. Les pourboires sont-ils permis ici?

Antoine.—Oui, monsieur.

Le vieux monsieur.—Et les hôtes sont-ils généreux?

Antoine.—Tout le contraire; ils donnent peu.

Le vieux monsieur.—Alors, voici cinq sous; je ne veux pas les humilier.

homme est un peu vif, mais que c'est un bon b...onhomme quand même et qu'elle demande une réconciliation.

—Il y a, en effet, de bons renseignements sur vous! Prévenu, dit le Président, le nez fourré dans le dossier sans prendre garde au verbiage du témoin. Mais vous êtes signalé comme ayant le caractère très vif.

—Forte tête, mon Président, ma mère m'a toujours dit que...

—En voilà assez!

—Tête vive, mais bon cœur, mon Président!

—Aussi le tribunal se montre-t-il très indulgent envers vous, pour cette fois-ci, et ne vous condamne-t-il qu'à seize francs d'amende. Mais n'y revenez plus et surveillez votre intempérance comme votre violent caractère. Croyez-moi, mon ami, ajoute le Président La Méduse qui, malgré son air rébarbatif ne déteste pas le petit mot pour rire, croyez-moi: Mettez de l'eau dans votre vin. Pour un... troquet c'est facile.

—N'y manqueras pas, mon Président, dit Demimuid qui s'éclipse dans un sourire.

Un mois après Demimuid comparait de nouveau à la barre de la onzième Chambre devant le même Président La Méduse.

—Prévenu, on a saisi chez vous des vins frelatés que le laboratoire municipal a analysés. Ils ne contiennent pas de substances nuisibles, il est vrai; mais du rapport de M. Gérard, il résulte qu'ils sont mouillés avec exagération, délit prévu et puni par...

Demimuid regarde le Président d'un air ahuri.

—Reconnaissez-vous avoir mis de l'eau dans votre vin?

—Bé sûr! mon Président! Vous me l'avez commandé vous-même...

Demimuid ne comprendra jamais pourquoi le Président La Méduse, en personne, après lui avoir positivement ordonné de mettre de l'eau dans son vin l'a condamné lui-même, pour avoir été exactement obéi, à une amende de cinquante francs et a ordonné la confiscation des marchandises saisies, l'affichage du jugement et son insertion dans le Constitutionnel.

—Ma foi, dit le Chand'vin en se retirant tout penaud, personne ne lit jamais! Ça me console.

R. MÉNEAU.

## LES BONS SERVITEURS

Le maître (apercevant son domestique perché dans un pommier).—Dis donc, Baptiste que fais-tu là haut?

Baptiste.—Rien, monsieur, je retiens les pommes que le vent veut faire tomber.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

XII

LE CHIEN D'ULYSSE

(Suite)

Parmi les passants de la place, les uns se découvrirent, les autres montèrent les degrés du perron et s'agenouillèrent sur les dalles.

Au milieu de ce recueillement, qui est encore à l'heure présente un des caractères particulier de la vie espagnole, des têtes effarées commencèrent à ce montrer aux angles des rues, débouchant sur la place Jérusalem.

C'étaient gens qui, évidemment, sondaient le terrain et ne voulait s'aventurer qu'à bon escient. La témérité, en aucun pays du monde, ne fut le vice dominant des gueux. Les gueux étaient conservateurs, comme tous les gens qui ont quelque chose à perdre. La prudence, voilà ce qui convenait à ces heurés de la terre.

Le museau de fouine de Maravedi apparut le premier au bout de la rue des Ecuries. On l'avait envoyé en éclaireur. Il fit signe à une demi-douzaine de bons gaillards qui venaient derrière lui. Tous se glissèrent sous les arcades mauresques de la maison du Sépulture. Des deux côtés du portail de Saint-Ildefonse surgirent en même temps Gabacho, Domingo Mazapan, Escaramujo, sans distinction d'écoles, et le séculaire Picaros, qui avait presque l'air d'un casseur d'assiettes. Le péril commun réunissait les classiques et les romantiques de la gueuserie.

Les fractions s'embrassent quand la patrie est en péril.

D'autres suivaient, dont l'histoire indolente n'a pas su conserver les noms. Dieu sait qu'il n'en manquait point.

Raspadillo venait le dernier, drapant avec grâce son manteau troué sur ces maigres épaules.

—La place est vide ! dit Conejo à ceux qui venaient derrière la maison de Pilate.

—Pas l'ombre d'un alguazil ! ajouta Maravedi, appelant du geste les retardataires.

En un instant, le parvis fut plein. Pas un de nos gueux ne manquait à l'appel.

Quiconque eût ignoré les mœurs de cette respectable confrérie aurait pu avoir frayeur en les voyant ainsi rassemblés. Allaient-ils tenir ce conseil qui précède toute grande levée de boucliers ? Était-ce une conspiration qui se préparait ? Séville, la merveille des Espagnes, allait-elle tomber au pouvoir de tous ces manchots, de tous ces ulcéreux et de tous ces paralytiques ?

En vérité, leur aspect avait ce soir quelque chose de belliqueux ; leur allure était menaçante. De loin, leurs béquilles et leurs bâtons ressemblaient à des armes. Il ne faut point méconnaître que la pancarte affichée à la porte de Saint-Ildefonse avait rigoureusement raison de parler de fausses plaies et d'infirmités simulées.

Les neuf dixièmes des membres de la confrérie étaient valides et gaillards. Les lèpres et autres horreurs à l'aide desquelles ils formaient la compassion des âmes charitables disparaissaient chaque soir et revenaient chaque matin sous leur pinseau habile. Ils se portaient bien, et le régime que leur fai-

sait la pitié publique n'était pas de nature à les affaiblir. Leur vie était une longue et paisible bombance.

Quant à leur nombre, ils avaient pu fournir une troupe considérable.

Un seul élément faisait défaut peut-être, c'était le courage. Par tous pays, les mendiants ont à cet égard une fâcheuse réputation, fondée sur cet argument plausible qu'il faut d'abord être mou, paresseux, abject et lâche pour tendre la main quand Dieu vous à donné la force nécessaire pour gagner du pain par le travail.

Mais cet argument eût peut-être perdu quelque peu de sa rigueur en Espagne, à l'époque où se passe notre histoire. Les gueux de Séville n'étaient pas des mendiants comme ceux qui parcourent nos campagnes. Ils formaient un corps ; ils avaient leurs institutions, leurs droits et leur liberté. D'ailleurs, les loups non plus ne sont pas braves, et cependant ils sortent du bois.

Qu'ils fussent en train de sortir du bois ou non, nos gueux étaient beaucoup plus nombreux que dans la matinée. La plupart d'entre eux s'enveloppaient dans leurs lambeaux sans prendre souci d'exhiber leurs infirmités véritables ou feintes. Ils n'occupèrent point leur place accoutumée sur les degrés du perron.

Laissant cet endroit qui restait un peu éclairé, ils se massèrent dans l'ombre du portail, à droite de l'église. Ceux qui arrivaient touchaient la main des autres en silence. Il formaient déjà une masse noire et mouvante qui allait s'enfonçant dans la ruelle.

—Mes amis ! dit le centenaire Picaros, qui ne jouait plus à propos de voûter sa taille vénérable et qui était redevenu un bon garçon de trente à trente-cinq ans, nos règlements nous défendent de lever l'étendard de la révolte contre le roi et contre le très saint-tribunal.

J'approuve sincèrement le règlement ; mais l'âge n'a pas tellement glacé le sang dans mes veines qu'il me soit possible de supporter les outrages de Gaspard de Guzman. Il y a dans Séville cent soixante-trois églises, chapelles et couvents, ce qui nous donne un nombre égal de ces pancartes infâmes où nous sommes insultés cruellement. Par une décision spontanée, le Conseil de nos anciens a décidé que ces pancartes seraient arrachées et ne verraient pas le soleil de demain. Le groupe que nous formons ici, ô mes amis, n'est que la cent soixante-troisième partie des gueux de Séville, car, à l'heure où je parle, un groupe tout semblable stationne devant la porte de chaque chapelle, de chaque église et de chaque couvent.

—Nous sommes une puissance, ponctua Gabacho.

—Une puissance tout comme la couronne, ajouta Escaramujo, l'hermandad ou le saint-tribunal.

—Si nous avons un chef, ô mes amis, s'écria Picaros avec un soudain enthousiasme, qui donc serait capable de nous résister ?

—Nous avons un chef, répliquèrent quelques voix.

Et d'autres :

—Un chef qui déserte son poste. Esteban est un traître !

—Nommons un autre roi !

—C'est cela ! c'est cela ! nommons au autre roi !

Ces paroles se croisaient au milieu de sourds murmures.

Les chants continuaient à l'intérieur de l'église. La nuit était tout à fait tombée, et la lueur lointaine des cierges, traversant toute la longueur de la nef, venait frapper la pancarte suspendue vis-à-vis de la maîtresse porte. Elle ressortait en blanc sur les ténèbres de la place.

—En attendant, demanda Escaramujo, d'un air un peu goguenard, avons-nous un brave pour arracher l'écriteau ?

—C'est l'œuvre du chef, répondit Gabacho, homme de tradition.

—Le chef ne pourrait pas arracher cent soixante-trois écriteaux, objecta Escaramujo.

Don Mancel Palabras, qui arrivait, ajouta :

—Les alguazils sont massés rue des Ecuries. Il y a des cavaliers de l'hermandad au revers de la maison de Pilate.

—Et les miquelets de la garde stationnent autour de l'Alcazar, ajouta Jabato, qui se hâtait portant ses deux béquilles sous le bras.

—Mes amis, mes enfants, dit Picaros, ce déploiement de forces serait-il dirigé contre nous ?

—Par tous les saints, s'écria Escaramujo, n'en valons-nous pas bien la peine ?

Le gros de l'assemblée s'était cependant démembré en un certain nombre de petits groupes distincts. L'idée d'élection avait germé ; les ambitions s'allumaient. Plusieurs candidatures étaient posées ; on intriguait, on discutait. L'ancienne école et la nouvelle étaient en présence, mais l'écriteau restait insolemment planté devant le perron de Saint-Ildefonse.

A une cinquantaine de pas de là, dans l'espace compris entre la maison du Sépulture et l'église, deux hommes enveloppés dans de longs manteaux bruns causaient à voix basse. L'un était grand et gros ; il avait la tournure militaire ; l'autre semblait un nain fluet auprès de lui.

—Croyez-moi, don Pascual, mon noble cousin, disait le plus petit, ce coquin de Pedro Gil nous trompe effrontément.

—Ah ! peste ! fit le commandant des gardes de Sa Majesté, je pencherais vers cet avis, certes, certes. Et que pensez-vous du jeu que joue le vieux Zuniga Balthazar, mon noble cousin ?

—Zuniga veut nous jouer un tour de sa façon, répondit sans hésiter le président de l'audience.

Don Pascual poussa un large soupir.

—A qui se fier ? s'écria-t-il, nous vivons dans un temps abominable.

—Abominable ! vous l'avez dit, appuya le petit magistrat de sa voix la plus amère. Les Liens de famille eux-mêmes sont relâchés. Voyez si le comte-duc a jamais fait quelque chose pour moi qui suis le propre père de sa femme ! J'ai parfois soupçonné que son illustre parent, Bernard de Zuniga, jouait à l'innocent pour nous mieux tromper. Mais à quoi bon ? Et d'ailleurs, ce serait par trop risquer...

Il s'arrêta, et reprit en posant la main sur la robuste épaule de don Pascual :

—Si nous allions tout droit au comte-duc ?

—Certes, certes, fit le commandant des gardes, mais pendant que nous y sommes, nous ferions peut-être mieux d'aller jusqu'au roi...

Don Baltazar de Zuniga y Alcoy eut un sourire contraint.

—Lui dénoncer quoi ? son favori ? demanda-t-il à Zuniga ? ou la grande conspiration de Catalogne ?

—Tout cela et entre autre chose, répondit gravement don Pascual de Haro : il est impossible que le président de l'audience d'Andalousie ignore ce qui se passe à Séville.

Les *desservidores* relèvent la tête ; ils ont des intelligences jusque dans les rangs de la noblesse qui suit la Cour.

—Si vous voulez-bien me pardonner une interruption, mon noble cousin, dit Alcoy, c'est précisément ce sujet que j'allais aborder avec vous.

—A propos de Pebro Gil ?

—A propos de ce faux duc de Medina...

—Parlez plus bas, cousin !

—Personne ne nous écoute, et ces coquins de mendiants, que le décret du comte-duc va peut-être transformer en bandits, sont trop occupés de leurs propres affaires pour se mêler des nôtres. Vous souvient-il, Seigneur, que la nouvelle de la mort de don Luiz nous vint par ce même Pedro Gil ?

—En effet, lorsque don Luiz de Haro, mon respecté parent, décéda en sa prison de Ségovie, ce fut l'oidor Pedro Gil...

—Bien des gens prétendent, interrompit encore Alcoy, qui baissa la voix sans qu'on l'en priât désormais, que don Luiz de Haro n'était point mort.

Le commandant des garde recula d'un pas.

—Par le ciel ! s'écria-t-il, pas de plaisanteries de ce genre, je vous prie. Nous avons hésité. Depuis quand ouvre-t-on la succession des vivants ?

—Cela s'est fait de tout mon temps, mon cousin, quand les vivants ont passé pour morts. Il me semble que la majeure portion de votre patrimoine vous est venue par cette voie ?

—C'est une fable stupide, gronda don Pascual au lieu de répondre ; nous avons porté le deuil. Il y a eu procès-verbal de l'accident qui le fit passer de vie à trépas, au moment où il essayait de s'évader. Certes, certes, je vous croyais un homme sérieux, mon cousin.

—Mon cousin, répliqua froidement Alcoy, veuillez garder votre calme. Je me borne à vous soumettre une coïncidence à tout le moins étrange : c'est aussi dans une tentative d'évasion que le duc de Medina-Celi aurait trouvé la mort, si l'on en croit l'oidor Pedro Gil.

—Certes, certes, fit don Pascual ; je vous comprends à demi-mot. Vous pensez que don Luiz eut le même sort que Medina-Celi ? Quand les temps seront plus tranquilles, je ne m'oppose pas à ce que cet infâme scélérat de Pedro Gil soit puni d'une façon exemplaire comme il le mérite, je ne m'y oppose pas du tout, mais la succession...

Don Baltazar de Zuniga y Alcoy mit sa main étendue sur le bras du commandant des gardes.

—Le favori veut rester premier ministre, dit-il en accentuant chacune de ses paroles ; le vieux Bernard veut garder la signature ; vous désirez conserver votre haute position et l'augmenter s'il est possible ; j'ai pour ma part, la même légitime ambition. Le roi se divertit et dit en parlant de nous tous : Autant ceux-là que d'autres.

Le favori se défie de nous ; le vieux Zuniga nous abandonnerait pour un oui, pour un non. Personne ne tient à nous ; nous ne tenons à personne. Vive Dieu ! mon cousin, serions-nous plus malades si Luiz de Haro avait la signature sous Medina-Celi, premier ministre ?

Le commandant des gardes demeura tout interdit.

—Ne songez pas à l'héritage... reprit Alcoy en souriant.

—Mais de par tous les diables ! fit don Pascual, vous avez donc des raisons pour parler ainsi ?

—La police de Séville n'est pas trop mal menée, répondit Alcoy doucement : J'ai mes employés porticuliers qui ont un grand zèle pour le service du roi... En sortant de l'Alcazar tantôt, vous comprenez bien que j'ai mis le ban et l'arrière-ban en campagne.

—Avez-vous des nouvelles de Alcalá de Guadaíra ?

—Assurément : le duc de Medina-Celi a été mis à mort vers une heure de relevée.

—Eh bien ? dit le commandant stupéfait.

—On l'a enterré dans le cellier du boucher Tradoblo, fournisseur de la forteresse, ajouta Alcoy froidement.

—Eh bien ? répéta don Pascual

—Voilà : cette après-dinée, vers quatre heures, un homme est entré à Séville par la Puerta Real, Il portait le costume d'un petit bourgeois, habit de bon drap brun, menteau modeste, feutre sans plume. Là-dessous, il avait l'air d'un prince. Il montait un magnifique cheval connu pour appartenir aux écuries de don Vincent de Moncade, marquis de Pescaire.

Comme il n'avait point de passe, et que pendant le séjour du roi les portes sont sévèrement gardées, on lui a refusé l'entrée. Il s'est réclamé du marquis de Pescaire, disant qu'il avait tenu le cheval de Sa Seigneurie au vert pendant toute une semaine et qu'il le lui ramenait.

—Et c'est là-dessus que vous fondez...

—Laissez-moi dire, cousin ! Ce matin, le cheval avait déjà passé la porte Royale, monté cette fois par le cavalier qui a blessé aujourd'hui même en duel le comte de Palomas, votre futur ministre.

Dona Pascual garda le silence.

—Je ne vous demande pas si nous comprenez, poursuivit Alcoy ; je ne suis pas moi-même bien sûr de comprendre. Le vrai, c'est que nous sommes noyés dans un océan d'intrigues grandes et petites.

Depuis le favori du roi jusqu'à nos valets, tout le monde travaille sourdement. Toutes ces menées diverses forment un inextricable écheveau dont les fils se nomment Olivarès, Zuniga, Pedro Gil, Mograb, Pescaire, Medina-Celi et autres. Savez-vous qui gagnera la partie ? Celui qui réunira le plus de fils dans sa main.

Le commandant des gardes essuya son front baigné de sueur.

—Moi, dit-il, j'avoue que je perds plante. Nos jeux sont mêlés, mon très-cher cousin, et vous êtes plus habile que moi. Qu'avez-vous avisé ?

—J'ai cavé au pire, pour être sûr au moins que nous tomberons toujours sur nos pieds : nous sommes avec Olivarès, nous sommes avec Palomas ; nous sommes avec tous, pourvu que notre innébranlable fidélité au trône de Philippe le Grand n'en souffre pas. Éventuellement, nous serons, s'il le faut, avec le duc de Medina-Celi...

—Expliquez-vous ! murmura don Pascual avec détresse ; j'aimerais mieux jouer trois parties d'échecs à la fois !

—C'est pourtant bien simple, répliqua Alcoy en souriant. Deux de mes aguazils m'ont dit avoir reconnu le duc dans l'homme de la Puerta Real.

—Est-ce bien possible ! s'écria Pascual stupéfait.

—Tout est possible. Si c'est le duc, il viendra sur cette place et tentera de s'introduire en son palais. Les avenues sont gardées : j'ai plus de cent braves garçons dans les rues voisines...

Ici une grande clameur lui coupa la parole.

La discorde était au camp des gueux. Plusieurs voix criaient :

—Ne prenez souci de nommer un roi, le saint Esteban est à Séville.

D'autres répondaient :

—Si Esteban était à Séville, il se serait présenté au Conseil.

—Esteban est à Séville, affirma Moscatel, un lépreux natif d'Antequerre ; je le connais, nous sommes compatriotes. Je l'ai vu entrer à l'heure de la sieste dans les jardins de l'Alcazar.

—Esteban dans les jardins de l'Alcazar !

—Ce Moscatel est fou à lier.

—Sous quel prétexte Esteban serait-il entré dans les jardins de l'Alcazar ?

Et au travers de cette discussion :

—Toi ! tu serais nommé roi, Gabacho ?

—Oses-tu bien te proposer pour nous commander, Picaros ?

—Gabacho, ta femme te bat !

—Picaros, ta femme est morte sous ton nerf de bœuf !

—O mes amis ! s'écria le centenaire, murons la vie privée. Je m'étonne comme vous de l'audace de ce Gabacho, mais...

—C'est ton effronterie qui étonne ! interrompit Gabacho.

—Qu'avons-nous à faire de ces vieux ? demandait un autre groupe l'aimable Raspadillo ; choisissez un jeune homme de ma sorte, et vous verrez l'institution reflourir.

—A bas Raspadillo !

—Bien dit ! approuva Domingo ; il y en a d'aussi jeunes et de moins efféminés : un soldat tel que moi...

—A bas Domingo !

—Si une naissance distinguée, jointe au talent de la parole... commença don Manoël.

—A bas le bavard de Palabras !

—O mes amis !

—A bas Picaros !

—Esteban ! Ils ne vont pas à la cheville d'Esteban ! puisqu'on a vu Esteban à l'Alcazar...

—Mensonge !

Un mouvement eut lieu, comme toujours quand un personnage important fait son entrée. Caparrosa, le plus élégant des novateurs, Caparrosa poitrinaire, et plus beau que Raspadillo lui-même, venait de tourner l'angle du parvis.

—Personne autre que moi, dit-il avec une noble franchise, n'aurait mérité le sceptre en l'absence de saint Esteban. Mais Esteban est dans nos murs.

—Quand je vous le disais ! s'écria Moscatel triomphant ; c'est mon compatriote. Je l'ai reconnu, midi sonnait, sur la place du palais.

—Toi, tu mens, interrompit Caparrosa ; le saint Esteban n'est arrivé qu'à quatre heures ; je le connais aussi bien que toi. J'étais à la Puerta Real quand il est entré sur un cheval des écuries de Moncade, qu'il avait pris, Dieu sait où.

—Le saint Esteban ; dit Gabacho avec importance, fréquente peut-être Moncade. Nous verrons du nouveau en Espagne ; il y a de grosses affaires sous jeu.

Le commandant des gardes et le président de l'audience s'étaient cependant rapprochés de quelques pas.

—Entendez-vous ces drôles, mon noble cousin ? demanda le petit magistrat ; ils battent la campagne aussi vaillamment que s'ils avaient tous eu l'honneur d'étudier avec le comte-duc à l'université de Salamanque.

Mais don Pascual n'était point en humeur de plaisanter.

—Avez-vous bien le cœur de vous occuper de ces malheureux ! murmura-t-il ; expliquez-moi plutôt tout ce qui me reste à comprendre.

Alcoy lui serra le bras fortement.

Un homme venait d'entrer sur la place par la rue des Ecuries. Il se dirigeait vers la maison de Pilate. Son large feutre était rabattu sur ses yeux, et son menteau couvrait le bas de son visage.

—L'explication va se faire d'elle-même, prononça le président de l'audience d'une voix inquiète et contenue.

Il montrait du doigt l'inconnu, seul au milieu de la place déserte.

Celui-ci s'était arrêté. Son regard, après

avoir fait le tour de la place, se fixa sur le palais des Medina.

—Puisque Ulysse revient à Ithaque, grommela Alcoy, n'entendrons-nous point aboyer ses molesse ?

Derrière le mur de la maison de Pilate, un hurlement retentit.

Alcoy resta bouche béante. Le commandant des gardes s'appuya, chancelant, à l'un des piliers de l'arcade mauresque.

—La paix, Zamore, vieux fou ! gronda de l'autre côté de la porte la rude voix de Catalina Nunez ; ne vas-tu pas croire qu'il te revient un maître tous les jours ?

L'inconnu fit un pas vers la maison.

—Regardez, mon noble cousin, dit Alcoy, regardez !

A l'embouchure de la rue des Ecuries, des ombres noires se montraient. D'autres ombres glissaient dans les ténèbres du perche mauresque. Le président de l'audience a'avait point menti. Il y avait là tout un bataillon d'alguaizils.

Les chants continuaient paisiblement dans l'église. Les gueux avaient mis d'instinct une sourdine au fracas de leur discussion. Ils flairaient l'approche des alguazils.

—J'en compte neuf... dix... onze... disait déjà Escaramujo, l'œil fixé sur la rue des Ecuries.

—Il y en a plus de vingt, ajouta Maravedi.

—Or ça ! demanda-t-on pour la centième fois, qui se chargera d'arracher l'écriteau ?

—Celui-ci n'est pas alguazil ! s'écria en ce moment Coanejo, dont le regard perçant avait distingué le costume de l'inconnu.

—C'est l'homme de l'Alcazar ! dit Moscatel en frappant dans ses mains ; c'est le saint Esteban !

Et en même temps Caparrosa.

—C'est le saint Esteban ! c'est l'homme de la Puerta Réal !

Ce nom d'Esteban pénétra la foule des gueux comme l'eau passe au travers d'un crible. Toutes les bouches le répétèrent à la fois. Les dissensions étaient oubliées ; les ambitions personnelles se taisaient devant cette notoriété trop haute.

Les heures du péril font naître un contagieuse passion d'obéissance. Il semble qu'un chef soit alors un rempart ou tout au moins un bouclier. Nos gueux s'élançèrent tous à la fois ; en un clin d'œil ils entourèrent l'inconnu.

Il paraît que le président de l'audience ne s'attendait pas à cette péripétie, car il dit !

—Quel mouche pique ces coquins ?

—Ils donnent à celui-là, répondit don Pascual, le nom que prenait ce matin, au palais, notre faux duc de Medina-Celi.

Alcoy se frappa le front.

—C'est juste ! c'est juste ! s'écria-t-il ; ils le prennent pour Esteban d'Antequerre !

—Mais, sur mon salut ! reprit-il, un rayon vient de passer sous son feutre. Avez-vous distingué son visage ?

—Assez bien. J'ai Dieu merci ! bonne vue.

—Pourriez-vous dire s'il a une longue barbe.

—Je puis dire qu'il a la joue rosée comme notre impudent coquin de l'Alazar ; des moustaches seulement avec un bouquet de poils au menton.

—Le duc a une longue barbe, fit Alcoy en baissant la tête. Ces mendiants ne se trompent point. C'est notre homme de ce matin, j'en jurerais !

—Moi, mon consin, répliqua le commandant des gardes avec une lassitude profonde, je ne jurerais rien du tout. Certes, certes, le métier d'un gentilhomme n'est pas de jouer ainsi à cache-cache : je renonce !

Comme il achevait, la voix de l'inconnu s'éleva, grave, mais contenue.

—Mes amis, disait-elle, vous faites erreur, je ne suis point celui que vous venez de nommer.

—Tu n'es pas Esteban ! s'écrièrent tous les gueux qui prétendaient connaître le nouveau roi de la confrérie.

—Autant vaudrait nier la lumière en plein midi ! ajouta Caparrosa ; maître il n'est pas temps de railler ; nous avons besoin de toi.

—Qui es-tu donc alors, demanda Moscatel. L'inconnu souleva son feutre. Il se trouvait juste en face de la grande porte de l'ancienne mosquée. Les cierges du chœur envoyaient de fugitifs rayons jusqu'à son visage.

—Il en est parmi vous qui ont de l'âge, dit-il à voix basse, et qui reconnaîtront le duc de Medina-Celi.

Un silence suivit ces paroles.

—Avez-vous entendu ? demanda le commandant des gardes ; certes, certes, voilà qui est extraordinaire !

—Benito ! appela le président de l'audience au lieu de répondre.

Un alguazil caché derrière un des piliers du porche de Galfaros s'approcha aussitôt.

—Qu'on arrête cet homme ! ordonna Alcoy.

—Votre grâce répliqua l'alguazil, se laisse-t-elle tromper à cette grossière supercherie ?

Ce maraud et moi nous sommes de vieilles connaissances, je lui ai déjà mis la main au collet plus d'une fois...

—Obéissez !

L'alguazil rejoignit ses camarades, qui se divisèrent en trois escouades pour cerner la proie désignée.

Les gueux, cependant, riaient à gorge déployée.

—On nous avait bien dit que tu étais un gai luron, saint Esteban, disait Picaros en se tenant les côtes ; j'ai cent ans d'âge aussi vrai que tu es grand d'Espagne, et je me souviens de t'avoir vu tout petit, il y a plus de quarante ans.

—Cinq ans juste avant sa naissance, expliqua Mazapan.

—On te promenait en robe blanche et bleu sur la terrasse du palais, enchérit Gabacho, car tu étais voué pieusement aux couleurs de la Vierge, seigneur duc.

—Quel joli petit prince tu faisais ! dit Jabato.

Et Gingibre :

—Un jour, la bonne duchesse, ta mère, te gronda parce que tu avais peur de nos haillons.

Quoique estropié d'une jambe et d'un bras, Jabato fit une pirouette, et Mazapan, qui n'était pas dans l'exercice de ses fonctions de paralytiques, exécuta une jolie cabriole.

—Bon duc, demandait ironiquement Caparrosa, as-tu eu bien de la peine à t'échapper de ta prison ?

—Riche duc tu dois être cousu d'or !

—Fais-nous l'aumône, duc généreux !

Et la cohue de redoubler ses rires.

L'objet de cette bruyante hilarité demeurait calme et grave au milieu des quolibets et des huées qui allaient sans cesse *crescendo*.

Il se retourna tout à coup, parce qu'une main venait de toucher son épaule.

—Au large, enfants ! dit en même temps la voix de don Diego Solaz, chef des alguazils ; laissez-nous accomplir notre besogne. Par Philippe roi, ajouta-t-il en se découvrant, je vous fais prisonnier, don Hernan Perez de Guzman, marquis de Tarrifa et duc de Medina-Celi.

Tous nos gueux restèrent bouche béante.

L'inconnu avait changé soudain de contenance et même de physionomie. Sa figure grave avait pris une indéfinissable expression de cynisme et d'audace.

—Par ! Dieu qui est audessus du roi, dit-il en riant effrontément à la barbe de l'homme de police, la plaisanterie va trop loin ! Vous n'êtes pas des nôtres, Messieurs les alguazils : je ne plaisante qu'avec mes amis. Demandez un peu à ces braves qui je suis.

Le commandant des gardes et le président de l'audience échangèrent un regard.

L'inconnu s'était dégagé sans façon, et son bras vigoureux tenait l'alguazil à distance.

—Eh ! bien mes fidèles sujets, reprit-il en s'adressant aux gueux, allez-vous renier votre roi ?

Cette question fut faite avec une tranquillité pleine de moquerie. Les gueux hésitaient. La force armée les entourait maintenant de toutes parts, et ne laissait qu'un étroit passage vers l'église.

—Le témoignage de ces pauvres diables ne vous sauverait pas, Seigneur, dit le chef des alguazils ; nous agissons en vertu d'ordre précis et qui viennent de haut.

(A suivre)

Mme Georges Rolland, No 110 rue Saint-Philippe, St-Henri, dit : "J'ai été guéri d'une forte bronchite par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Je ne saurais trop recommander ce merveilleux sirop."

Mme Crevier, No 1932 rue St-Jacques, St-Henri, dit : "Mes deux enfants ont été guéris complètement de la coqueluche par sept petits flacons de Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme J. W. Butler, No 203 rue Coursol, St-Henri, dit : "J'ai contracté cet hiver une mauvaise toux, et après avoir essayé plusieurs remèdes sans éprouver de soulagement, j'ai enfin été guérie par un petit flacon du merveilleux Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

#### UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres — poste oblitérées de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammonton, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammonton.

17 juin

#### Un Breuvage Délicieux et Fortifiant LE CHOCOLAT MENIER

Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTRÉAL, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

## THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, le 12 Juin,  
Après-midi et Soirées.

LE FAMEUX DRAME SPECTACULAIRE

### THE DIAMOND CRUSHER !

Excellente compagnie, magnifiques décors, etc.

Prix d'admission : 10c., 20c. et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan au théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine Suivante : Ada Gray dans EAST LYNNE.

# Pilules de Noix Longues

COMPOSÉES  
de McGale

RECOUVERTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements.

Et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN  
2123 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL.

GRATIS.



TOUR FAIRE CONNAITRE NOS

### ARTICLES EN ARGENT

sterling plaque solide, nous enverrons par maille, dans une jolie Boite, un COUPEAU A BEURRE grandeur voulue ou un

### BEURRIER EN ARGENT

garanti triple plaque sur Metal blanc a n'importe quelle adresse, SANS FRAIS, ser renise de 30 Cents en timbres ou argent. O n les deux a a meme adresse pour 50 Cents. Adresser THE CANADA IMPORTING CO. Y, TORONTO, ONT.

### J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 RUE ST. LAURENT,  
MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais, d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. TEL. BELL 2818.  
1 an 17 juin

### BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis; musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc. Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

### POIRIER, BESSETTE & Cie,

No. 516 Rue Craig, MONTRÉAL.

### A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).

— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30. No. 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.



IL PRÉFÉRERAIT SE PASSER DE PAIN. \$

PALAIS EPISCOPAL, MARQUETTE, MICH., 7 NOV. 1890.

Le Rév'd J. Kossbiel, de Marquette, écrit: "J'ai beaucoup souffert et quand je me sens sur le point d'être pris par une attaque nerveuse, je prends une dose du Tonic Nerveux du Père Koenig et de suite je me sens soulagé. J'y crois beaucoup et je préférerais me passer de pain que de ce fameux remède."

PREJUGE, MAIS CONVAINCU.

NORWALK SUB, CON., mai 1890.

C'était avec un certain préjugé que je faisais usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, mais il me fit tellement de bien que je ne puis me restreindre d'en remercier cordialement l'auteur. Grâce à ce remède, je puis maintenant dormir. Depuis la terrible catastrophe de Johnstown, où j'ai perdu cinq membres de ma famille, j'ai toujours été en proie à de si grandes douleurs que je ne suis plus le même homme. Mais faisant usage, depuis quelques jours de votre Tonic, je me sens revenir à la santé.

Boîte 557. B. CUNZ, Pasteur.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U. S. A., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.**

A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

A Montreal, par E. Leonard, 113 Rue St-Laurent.

# BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

**REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.**  
A RELIABLE REMEDY FOR  
Indigestion, Bilioiness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.  
Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.  
Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address  
**THE RIPANS CHEMICAL CO.**  
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

## Grande Sensation ! LES Chevaliers du Poignard

MAGNIFIQUE ROMAN A BON MARCHÉ

15 CTS — SEULEMENT — 15 CTS  
17 CTS — PAR LA POSTE — 17 CTS

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

Hâtez-vous d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,  
516 RUE CRAIG MONTREAL.



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.  
A. S. RBROSSEAU, L.D.S.  
25 av. 94 No. 7 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

# PARC-ROYAL

Avenue Mont-Royal, près la rue St-Denis.

OUVERT TOUS LES DIMANCHES

Représentation à 3 hrs. et 8 hrs. p.m.

La semaine, tous les soirs à 8 hrs.

Engagement spécial de la Bande de la Cité, sous la direction de M. Hector Fauteux.

Changement de programme chaque semaine.

Entree 10 Cts.

N. B.—Les propriétaires du Parc assurent que des améliorations importantes auront lieu d'ici à quelques jours, et que 10,000 personnes pourront trouver un abri dans les nouvelles bâtisses en voie de construction.

### A. LEOFRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHERBROOKE; A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct

# LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3 00 PAR ANNÉE

Strictement payable d'avance

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 10 Juin 1893

**29,323**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**  
71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Demandez les Célèbres Boissons Gazeuses de

**J. CHRISTIN & Cie**

SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX

Cidre Champagne et Crème Soda

BUREAU ET ATELIER

149 Rue Sanguinet

25 sep. 93

# ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus de Un Quart de Million distribué



## LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (*en Juin et en Décembre*), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, au Théâtre St. Charles, Nouvelle-Orléans, La.

Reputé depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*J. A. Early*  
*M. A. Cabell*  
*L. J. M...*

Commissaires.

Le Colonel C. J. Villeré succède au Général Beauregard comme commissaire dans la surveillance de nos tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beauregard choisissait toujours Mr. Villeré pour le remplacer lorsqu'il était obligé de s'absenter. M. Villeré a déjà surveillé neuf nos de tirages.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
JNO. H. CONNOR, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

AU THEATRE ST. CHARLES, Nouvelle-Orléans  
MARDI, 11 JUILLET 1893

Prix Capital — \$75,000

### LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,500, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
500 Prix de 40, soit.....	20,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980

3,434 Prix se montant à \$265,460

### PRIX DES BILLETTS

Billets Complets, \$5; Deux-Cinquième, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

### PRIX DES CLUBS:

11 Billets Complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port*.

**NOUBLIEZ PAS:** Après le premier janvier 1894, nos tirages se feront à Puerto Cortez, Honduras, Amérique Centrale en vertu d'un contrat de 25 ans avec ce gouvernement. Ces tirages auront lieu tous les mois comme par le passé. Il n'y aura pas de changement dans le bureau de direction et les affaires ne seront pas interrompues.

PAUL CONRAD, Président.

En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à la Nouvelle-Orléans, et que le prix est payable à la Nouvelle-Orléans, et que le dit billet est signé par le président PAUL CONRAD et qu'il est endossé par les signataires généraux J. A. EARLY et W. L. CABELL et le COLONEL C. J. VILLERÉ; ayant aussi les garantis de quatre banques nationales et de leurs présidents promettant payer tous les prix gagnés et présentés à leurs comptoirs.

N. B. Les billets pour les tirage de juillet, et tous les autres subséquents, à part la signature J. A. EARLY et W. L. CABELL, porteront celle du nouveau commissaire CH. J. VILLERÉ successeur du général G. T. BEAUREGARD, décédé.

Il y a tant de trucs inférieurs et malhonnêtes sur le marché, par des gens qui reçoivent de grosses commissions que ceux qui achètent des billets devraient être sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous vendent des billets de la LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LOUISIANE, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.